

Le rêve de Nicolas

© Sandrine WALBEYSS

Mauvaise journée

La journée avait mal commencé.

Nicolas était parti de chez lui avec quelques minutes de retard, pas plus de cinq, mais ça lui avait suffi pour se retrouver coincé dans le flux de voitures du matin. Il avait horreur de ça. L'odeur des gaz d'échappement, les automobilistes pressés, les rues encombrées. Sur la place des halles, il chercha un point d'ancrage pour l'antivol de son vélo. Il avait appris à ses dépens qu'on ne laisse pas un deux roues n'importe où et n'importe comment.

Une fois l'engin fermement attaché à la grille, il mit son casque dans son sac à dos et se hâta vers la boutique. Il détestait arriver le dernier. S'il avait de la chance, Suzie aurait loupé son bus. Il sourit en pensant à elle. La mamie du groupe. Cinquante-cinq ans, veuve, trois enfants et cinq petits-enfants. Elle avait toujours une histoire à raconter, mais pas le permis de conduire. Elle dépendait donc des horaires des bus municipaux, parfois plus hasardeux qu'un billet de tombola.

Lorsqu'il poussa la porte de l'accès personnel, Nicolas soupira. Loupé. Il entendait d'ici le rire de Suzie. Il replaça la bretelle du sac à dos sur son épaule, et se prépara à l'assaut. Le vestiaire était séparé en deux, comme l'imposait la législation, mais les parois ne montaient pas jusqu'au plafond, et rien ne restait

secret très longtemps. Il mit la main sur la poignée côté hommes, et se figea.

— Puisque je te dis que je l’ai vu.

— Ce n’est pas possible. Il nous l’aurait dit.

— Ce que tu peux être naïve ma pauvre Lucie, tu crois que les gens disent toujours ce qu’ils pensent ?

Nicolas entra. La porte grinça comme tous les jours, et un flot de paroles l’accueillit.

— Nico ? C’est toi ? Il était temps ! Lambert arrive dans dix minutes, je serai toi je traînerai pas !

— Bonjour les filles.

Le rire qui accompagna son salut ne lui laissa aucun espoir.

— T’as encore fait la fête hier soir ou tu t’es levé du mauvais pied ce matin ?

Suzie repérait la moindre variation de moral à des kilomètres.

— Le mauvais pied, répondit Nicolas.

— On va faire passer ça, hein, Lucie ? Allez on y va, prends ton temps, je vais ouvrir, le lundi y’a jamais foule à 7 h 30.

La bonne humeur de Suzie avait réconforté Nicolas. Lorsqu’il arriva à son tour côté magasin, il avait l’impression que le soleil s’était levé. Mais la suite de la

journée avait effacé cette éclaircie. Le pire s'était déroulé peu avant le déjeuner. Dans leur boulangerie sandwicherie, la fin de matinée était toujours chargée. Nicolas et Suzie s'occupaient des clients tandis que Lucie tenait la caisse. Pas le temps de traîner. *Bonjour, monsieur, bonjour, madame, que puis-je vous servir ? Et avec ceci ? Ma collègue va vous encaisser, je vous remercie.* Et au suivant.

Nicolas attrapait un morceau de pizza aux quatre fromages lorsqu'un mouvement dans le coin de son champ de vision lui avait fait lever la tête.

— Putain, non, c'est pas vrai ?! Qu'est-ce qu'il fout ce mec ? Son clébard est en train de pisser sur mon vélo ! Il ne veut pas que je l'aide ? Merde alors !

— Excusez-moi, monsieur, elle vient ma part de pizza ?

L'air pincé de la cliente ramena Nicolas à l'intérieur de la boutique. Secouant la tête, il continuait de marmonner.

— Madame, s'il vous plaît ?

Suzie s'approcha, récupéra la pizza, et poussa discrètement Nicolas du coude en passant.

— Lambert est derrière, ce n'est pas le moment, reprends-toi, chuchota-t-elle. Et avec ceci madame ? Certainement. Tiens Lucie, tu offriras un café à madame, s'il te plaît. Avec toutes nos excuses.

Nicolas ne pouvait s’empêcher de jeter des coups d’œil vers la vitrine. L’objet du délit le narguait. Il lui semblait qu’un néon rouge clignotait au-dessus de sa tête, indiquant à tous *journee pourrie, journee pourrie, journee pourrie*. La voix de son patron le ramena à la réalité. Il s’adressa à la cliente suivante.

— Bonjour, madame, que puis-je pour vous ?

— Deux pains au chocolat s’il vous plaît, et une baguette.

Le sourire qui accompagnait la demande le rasséréna.

— Et avec ceci ?

— Ce sera tout, merci. Il y a des maîtres qu’on devrait enfermer, ajouta-t-elle après un instant d’hésitation.

Un rire étouffé lui apprit que Suzie avait entendu la remarque. Malgré lui, il se dérida. Elle avait raison.

Le doute

Je m'appelle Laurent et j'ai cinquante-sept ans. Je suis employé depuis vingt-cinq ans au journal régional en tant que chargé du contrôle qualité. J'aime mon travail et je le fais bien. Je suis ordonné, logique et raisonnable.

La première fois que j'ai vu Dieu, je venais de finir une glace au chocolat. Elle m'a demandé *Vous en voulez une autre ?* et je me suis réveillé sans avoir pu éclaircir ce mystère : Dieu est une femme qui sert des glaces au café de la plage ?

La première personne à qui j'en ai parlé, Lucie, mon épouse, m'a dit que j'avais dû mal comprendre. Mon collègue Bernard, cartésien comme pas deux, en a déduit que les slogans féministes que nous imprimions dans le journal avaient fini par me monter à la tête. Et mon psy a invoqué ma mère et une suspicion de toute-puissance maternelle.

Il s'est ensuite passé plusieurs jours, ou plutôt plusieurs nuits, sans que je rêve, ou du moins sans que je m'en souvienne. J'avais donc oublié cet épisode au fond de mon esprit lorsque je L'ai recroisée.

Cette fois, Elle tricotait dans la salle d'attente de mon dentiste. Elle n'avait ni le même âge ni le même physique, mais je L'ai tout de suite reconnue. J'étais sûr que c'était Elle. À la fois ravi de la revoir et tétanisé à l'idée de parler à Dieu, je suis resté là, sans rien dire, à

La regarder s’activer sur ses aiguilles. Elle tricotait une immense écharpe arc-en-ciel qui venait habiller les murs du cabinet avant de s’échapper en volutes colorées par la fenêtre ouverte sur la grisaille d’un hiver normand. Lorsqu’Elle leva la tête de son ouvrage pour me contempler d’un air interrogatif, je me réveillai une nouvelle fois sans réponse.

Cette fois, il me fallait un spécialiste pour m’aiguiller.

Mais qui ?

Je me rendis vite compte que je manquais de précisions pour savoir à qui m’adresser. Un curé ? Un pasteur ? Un rabbin ? Un imam ? Ma certitude que j’avais vu Dieu, à deux reprises, ne me permettait pas de déterminer de quel Dieu il s’agissait, n’en ayant pas moi-même un de prédilection.

Il me fallait donc un spécialiste à compétences multiples, qui aurait moins de chances d’être choqué par mes questions naïves. Prenant mon courage à deux mains, je décidai d’en parler à Roger, professeur de philosophie à l’université de Rouen et qui écrit une chronique régulière dans le journal.

Au moment où je l’abordai, il venait de déposer un texte sur la place de l’homme et l’idée d’une puissance supérieure. Je considérai ça comme un signe et démarrai la conversation autour de la machine à café.

— Dis-moi Roger, à ton avis, si je rencontrais Dieu, comment pourrais-je savoir que c’est lui ?

Déjà hésitant à partager mes visions avec quelqu'un, je n'avais pas très envie d'y ajouter l'élément principal de mes interrogations. Était-il possible que Dieu soit une femme et que personne ne s'en doute ?

Roger leva un sourcil broussailleux, et me regarda bizarrement.

— C'est nouveau cet intérêt pour Dieu ? Mais je ne vois pas le problème, il suffit de lui poser la question. Bon, il faut que j'y aille, à la semaine prochaine !

Je restai planté là, mon café à la main, abasourdi par ma propre bêtise. Comment avais-je pu passer à côté ? Un enfant de cinq ans aurait su quoi faire. J'avais retenu la leçon.

Moi qui avais toujours été insomniaque et qui redoutais la nuit, j'en étais venu à l'attendre avec joie, espérant La recroiser pour obtenir des réponses à mes questions. Mais plusieurs semaines s'écoulèrent avant que mes souhaits soient exaucés.

Cette fois, Elle pratiquait le ski nautique sur la Seine, slalomant avec adresse derrière le bateau, malgré le froid de cette fin d'automne. Plus jeune que la dernière fois, Elle tenait une forme olympique. Lorsqu'Elle s'arrêta près de moi, c'est Elle qui entama la conversation.

— Bonjour Laurent.

Surpris, j'émis un bonjour à peine articulé.

— Tu as des questions pour moi, je crois, ajouta-t-Elle.

Elle me regardait d'un air patient, comme pour un enfant auquel il faut expliquer les choses.

— Vous êtes Dieu.

— Ce n'est pas une question, sourit-Elle doucement. Mais oui, je suis Dieu.

— Et Vous êtes une femme.

— Tu es très observateur, se moqua-t-Elle. N'as-tu pas d'autres questions ?

— Pourquoi êtes-Vous là ?

— Il faudrait que tu précises ta question. Pourquoi le ski nautique ? Ou ton rêve ? Ou à côté de toi ?...

— Heu... Tout. Pourquoi le ski nautique ?

Elle éclata de rire.

— Parce que tu l'as décidé.

— Je ne comprends pas.

— Nous sommes dans ton rêve Laurent. C'est toi qui inventes le décor et qui choisis les acteurs. Moi je me contente de prendre une place libre pour te parler. Ceci dit, j'apprécie de changer d'activité !

J'essayais d'intégrer ce qu'Elle venait de dire. Je suis le créateur de mes rêves ?

— Mais alors les mauvais rêves ?

— C'est aussi toi qui sélectionnes ce moyen pour évacuer une mémoire trop lourde et prête à partir. C'est comme un panneau sur l'autoroute qui t'indique la prochaine sortie. Tu peux choisir de la prendre ou pas.

— Pourquoi moi ?

— Que veux-tu dire ?

— Pourquoi êtes-Vous venue me voir ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne suis pas le mieux placé. Je ne crois même pas en Vous.

— Et pourtant tu m'as tout de suite reconnue.

Là Elle marquait un point.

— J'aurais pu me tromper.

— Dans ce cas, t'es-tu trompé ?

Je réfléchis un instant. Rien ne collait. Toute ma vie, on m'avait dit que Dieu était un vieil homme barbu, avec des piles de règles strictes, des bons points ou des mauvais en fonction de nos actes. Là je trouvais une jolie femme, drôle et légère, attentive et bienveillante.

Et pourtant, je n'avais pas de doute. À cet instant, peu m'importait ce que j'avais appris, je savais.

Jessica

Nicolas s’approchait de son vélo, un seau à la main. Il avait repoussé le lavage autant qu’il l’avait pu, mais il avait fini son service et s’il voulait rentrer chez lui, il fallait y passer.

Suzie avait bien proposé de l’aider, mais il savait que cela l’obligerait à attendre le bus de 19 h 40, et il avait refusé. Lucie n’avait rien dit. De toute façon, avec ses ongles manucurés, elle devait faire le ménage comme sa sœur Clarisse, avec un abonnement au téléachat pour tous les gadgets qui nettoient sans frotter.

Il attrapa l’éponge, versa une partie du liquide sur la roue en question, et se mit à astiquer. Quelle galère ! En plus il allait devoir attendre que ça sèche avant de monter le vélo sur le palier. Sinon le proprio allait encore débarquer. Déjà qu’il n’avait pas apprécié le ficus. Dommage. Un peu de verdure égayait la cage d’escalier. Le problème du ficus était l’enthousiasme des voisins. Tous avaient eu peur qu’il manque d’eau, à tel point que la réserve du bac avait fini par déborder, laissant une trace dégoulinante jusqu’au rez-de-chaussée. Nicolas avait bien essayé d’arguer que ça sécherait, les marques noires du terreau détonnaient sur le tapis beige de l’entrée. Exit le ficus.

Nicolas versa ce qui restait au fond du seau sur l’arrière du vélo, et s’approcha du magasin pour remplir le seau d’eau pour le rinçage. Pour un mois de

décembre, il ne faisait pas froid, sûrement grâce au réchauffement climatique. En attendant, il appréciait de ne pas se geler les doigts à laver son vélo. « Bonjour Nicolas. » Jessica. Il aurait reconnu sa voix entre mille.

— Bonjour Jessica. Comment ça va ?

— Ça va, et toi ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Vous nettoyez le trottoir maintenant ?

— Oh, non, c'est juste mon vélo.

— À cette heure-ci ? Ça ne pouvait pas attendre ?

— Non. Un clebs s'est lâché sur la roue arrière, alors...

— Oh, je vois, grimaça-t-elle. Je parie que c'est un rottweiler avec un type entre deux âges, toujours une cigarette au bec.

— Oui, mais comment... tu le connais ?

— Malheureusement, acquiesça Jessica. Il laisse son chien pisser partout et les mégots en prime. Un jour sur deux, je suis obligée de nettoyer l'entrée du studio. Tu imagines la tête des parents si les mômes voient ça en arrivant ?

— T'as pas appelé les flics ? suggéra Nicolas.

— Si, mais ça n'a servi à rien. Leurs rondes ne tombent jamais à la bonne heure. Tu comprends, un type mal élevé, c'est pas leur priorité.

— Il n’y a rien à faire alors ?

— Si, enfin peut-être.

— Quoi ?

— Ben, une copine m’a dit de mettre du piment, confia-t-elle. Il paraît que ça brûle les muqueuses des animaux parce que c’est trop fort, et du coup ils évitent le coin.

— T’as essayé ?

— Pas encore. Je ne voudrais pas faire de mal au chien, il n’y peut rien lui si son maître est con.

— C’est drôle, j’ai une cliente qui m’a dit presque la même chose. Tu as fini ta journée ?

— Non je commence. Le lundi soir, c’est les cours pour adultes. J’en ai jusqu’à vingt-deux heures. D’ailleurs, il faut que j’y aille, les premiers ne vont pas tarder, à bientôt !

Nicolas la regarda partir avec sa démarche de danseuse. Quand il en avait marre de servir des cafés et des parts de pizzas, il lui suffisait en général d’imaginer le studio de danse et Jessica qui souriait. Peut-être qu’un jour il aurait le courage de l’inviter à prendre un verre. Il ne savait même pas si elle avait quelqu’un dans sa vie.

De retour près du vélo avec l’eau propre, il trébucha sur la bouche d’égout et s’aspergea copieusement.

— Et merde ! Fais chier !

Il était bon pour essayer l'escalier une fois qu'il serait arrivé chez lui. Entre le vélo tout juste rincé et ses baskets dégoulinantes, aucune chance qu'il passe inaperçu. À croire que tout s'était ligué contre lui et qu'il traînerait cette poisse jusqu'à la fin de la journée.

Héritage génétique

— Joyeux anniversaire !

Nicolas souffla d'un coup ses trente-deux bougies. La famille au complet l'entourait : ses parents bien sûr, sa sœur Clarisse et son beau-frère Roger, Mathias son frère aîné, sa grand-mère Jonquille, Marcelle la sœur de son père avec son mari et Jean-Luc. Généalogiquement parlant, Jean-Luc ne faisait pas partie de la famille, mais ils se connaissaient depuis la maternelle, et Nicolas n'avait jamais fêté un anniversaire sans lui.

Pour son père Joël, par contre, c'était une autre histoire. C'est bien simple, Nicolas ne se rappelait pas quand il avait assisté à un anniversaire, que ce soit le sien, celui de Clarisse ou de Mathias. Représentant de commerce, Joël était abonné aux excuses de dernière minute. Tout le monde avait cessé de l'attendre vingt-cinq ans auparavant. S'il était là tant mieux, sinon on faisait sans, un peu comme un condiment qui donne du relief au plat, mais dont on peut se dispenser. Pour Nicolas, la figure paternelle s'était reportée sur les deux hommes restants : son frère Mathias, qui avait cinq ans de plus que lui, et son oncle Jean.

— Alors les gars, quoi de neuf ? Quand est-ce que vous nous présentez vos fiancées ?

Ça n'avait pas loupé. Nicolas et Mathias échangèrent un regard mi-amusé, mi-blasé. Leur père avait quand même attendu le dessert pour mettre les

pieds dans le plat. Venant de lui, l'attention était délicate. À ce stade, une seule question demeurait : combien de temps va-t-il tenir avant de passer la deuxième couche ? Normalement, elle concernait le « fabuleux » Roger, son gendre parfait, peu avant les finitions sur le futur heureux évènement.

Peu refroidi par l'absence de réponse de ses fils, Joël enchaîna.

— Heureusement que Clarisse a trouvé Roger, hein ? Sinon on serait marrons, hein Marcelle, entre toi qu'as pas d'enfants et les miens qui sont célibataires, les gênes des Distons commencent à sentir le renfermé.

— Joël, s'il te plaît.

L'intervention de sa mère n'eut, comme d'habitude, aucun effet.

— Ben quoi, c'est vrai non, quand est-ce que vous nous faites un mioche les jeunes ? poursuivit-il.

Soulagé d'être sorti du radar paternel, Nicolas rêvassait. Il imaginait la rencontre entre Jessica et son père. Aïe. Valait-il mieux évacuer le problème le plus vite possible, ou au contraire attendre ? Le silence devint soudain pesant.

— Oh, c'est super ma chérie, nous sommes ravis pour vous, n'est-ce pas Joël ?

Sa tante Marcelle venait de prendre sa sœur dans les bras. Nicolas eut l'impression d'avoir loupé quelque

chose. Il questionna des yeux son frère qui articula *Clarisse adoption*.

Oh. Autant pour les gènes des Distons. Son père paraissait assommé par la nouvelle. Son regard passait de Roger à Clarisse et de Clarisse à Roger, comme pour détecter de quel côté le voyant défaut s'affichait. Pour sa mère, par contre, il était évident que ce n'était pas une surprise. Il se demanda depuis combien de temps la procédure était entamée. Avait-il été distrait à ce point-là ?

— Et quand doit-il arriver ?

La question de Mathias sous-entendait que c'était bien avancé. Avaient-ils gardé le secret si longtemps ?

— Oh, pas tout de suite ! Nous commençons juste les démarches pour l'agrément, alors pas avant un an ou deux. Nous ne savons même pas encore si nous adopterons en France ou à l'étranger.

Ouf, il n'avait pas failli. Nicolas se détendit. Tout le monde avait eu droit à sa remarque, la soirée devrait bien se terminer.

Alors que Nicolas venait chercher le café dans la cuisine, sa sœur le prit à part.

— Je suis désolée d'avoir annoncé ça le jour de ton anniversaire. Ce n'était pas prévu.

— Ne t'inquiète pas.

— C’est papa, tu sais comment il est. Alors pour une fois j’ai eu envie de mettre les pieds dans le plat moi aussi.

— T’inquiète. Je suis content pour vous, c’est une bonne nouvelle. Non ?

D’un coup, Nicolas douta. Et si l’adoption n’était qu’un deuxième choix ?

— Oui, tout va bien. C’est juste qu’il y a tellement d’enfants sans famille, et puis mettre au monde une nouvelle bouche à nourrir, enfin tu vois quoi. Et le collègue de Roger a adopté en Russie l’an dernier, un petit garçon de quatre ans. Il est si mignon. Et du coup, pas de vergetures, pas de couches, pas besoin de se lever pour préparer un biberon toutes les trois heures, bref, le bonheur !

Nicolas écoutait sa sœur. Il avait beau ne rien connaître aux procédures d’adoption, il lui semblait pourtant que le tableau qu’elle lui dressait n’avait pas grand-chose à voir avec la réalité. Il s’était souvent demandé comment elle pouvait supporter Roger, mais là, il contemplait une étrangère. Un mélange entre son père et son beauf, une vision d’horreur apocalyptique. Même s’il osait sauter le pas avec elle, amènerait-il Jessica dans sa famille ? À cet instant, rien n’était moins sûr.

Jean-Luc

Nicolas était planté devant le miroir de la salle de bains. Il jeta un œil vers le réveil placé sur le haut du meuble. Huit heures dix ? Il n'était pas en avance. Jean-Luc devait passer le prendre à et quart pour le tournoi de badminton. Il évalua ses chances de tout faire tenir en cinq minutes. Il était douché, presque rasé, il lui restait à s'habiller et à avaler un petit-déj, pas gagné. À cet instant, il entendit frapper à la porte. Il posa le rasoir pour aller ouvrir.

— Salut, Nico, t'es pas prêt ? Grouille, on a de la route à faire, et y'a des travaux sur la RN. T'as déjeuné au moins ?

Nicolas sourit. Jean-Luc le connaissait trop bien.

— Bien sûr que non, poursuivit Jean-Luc. Tu prendras un truc dans la voiture, on n'a pas le temps.

Il partit vers la cuisine

— Tu veux quoi ? Un café ? Tu prends toujours deux sucres ?

Le bruit des placards qui s'ouvraient et se fermaient lui parvint. Il ferait bien de finir rapidement. Jean-Luc était un obsédé du contrôle, capable de passer l'aspirateur quinze fois par jour pour éviter le moindre grain de sable.

Quand il arriva enfin dans la cuisine, Jean-Luc l’attendait avec un mug de café, dans une tasse à couvercle qu’il lui avait offerte quelques années plus tôt, et deux barres de céréales.

— Ça y est ? Alors on y va.

Nicolas eut le temps d’attraper son sac et son blouson, et enfila ses baskets en courant pour rejoindre son ami qui descendait déjà l’escalier.

— T’as changé de voiture ? s’étonna-t-il.

La Ford noire garée sur le parking n’avait rien à voir avec la précédente, une Citroën d’occasion avec laquelle ils avaient fait les quatre cents coups.

— Nan, c’est un prêt. J’ai pas les moyens d’acheter ça. C’est celle du garage. Je suis resté en rade hier matin, dépanneuse et tout le tintouin, ils ne savent pas ce qu’elle a. J’espère que c’est pas grave.

Nicolas souriait en mangeant ses barres vitaminées. À la sortie de leur BTS commerce, Jean-Luc avait opté pour l’immobilier, et le moins qu’on puisse dire est qu’il était doué pour ça. Son salaire était presque multiplié par deux avec les bonus des ventes. Bien sûr qu’il aurait pu se payer la Ford, mais il ne le reconnaîtrait jamais. Nicolas avait appris avec les années les limites de l’économie façon Jean-Luc. Ne jamais payer le prix fort si on peut espérer une réduction en patientant un peu. Ne pas payer si on peut l’éviter. Ce qui ne l’empêchait pas d’offrir des cadeaux somptueux dès l’instant où les deux affirmations

précédentes étaient vérifiées. Nicolas se souvenait d'un anniversaire en particulier, où Jean-Luc lui avait présenté un « bon pour un téléphone ». *Tu comprends, en janvier c'est les soldes, alors tu pourras avoir le nouveau modèle pour le prix de celui de l'an dernier, ça vaut le coup non ?* Ben oui, c'est pas de bol d'être né le 12 décembre, c'est le rush de Noël, les prix ont flambé, et tout est plus cher. Nicolas attrapa son café et souleva l'opercule. N'empêche, avec tous ses défauts, Jean-Luc était son meilleur ami. Il ne l'échangerait pour rien au monde.

La famille

Mon nom est Jean-Pierre, j'ai trente-quatre ans. Je suis éboueur. C'est un métier difficile, mais je n'aurais pas supporté d'être enfermé dans un bureau. Je me sens utile et j'aime ça, c'est important pour moi d'avoir ma place dans la société.

La première fois que j'ai rêvé de Dieu, je venais d'apprendre que mon frère, Jean-Paul, s'était mis en couple avec un homme. Ça m'avait désarçonné. L'idée d'un Dieu femme, finalement, me surprenait moins. Après tout, on nous bassine depuis des années avec l'égalité des sexes, et des femmes deviennent présidentes, alors pourquoi pas Dieu !

Je peux vous dire que j'avais des questions pour Elle !

— Comment est-il possible qu'un homme qui a été marié, et qui a des enfants, se révèle homosexuel ?

— Qu'est-ce qui te pose problème Jean-Pierre ? Qu'il soit homosexuel ou qu'il ne l'ait pas découvert plus tôt ?

Une remarque pertinente. Emballé dans le tourbillon de ma petite vie terrestre, je n'y avais pas réfléchi. Étais-je opposé à l'homosexualité ? A priori j'aurais dit non. D'ailleurs, j'ai des amis homosexuels... mais c'est plus facile quand c'est chez les autres. Là, il s'agit de la famille !

Si je creusais un peu plus, l'avait-il découvert tard ou avait-il eu besoin de tout ce temps pour en parler ? Certains de mes copains n'avaient pas encore osé l'annoncer à leur famille, par peur de leur réaction. Est-ce ce que j'inspirais à mon frère ? Appréhendait-il mon accueil et mon jugement ? Vu mes réflexions actuelles, il n'aurait pas forcément tort. Je me tournai vers Dieu. Elle allait pouvoir m'aider.

— Mais Vous ? Vous en pensez quoi ?

— De Jean-Paul ?

— Oui, enfin non, de son homosexualité ? Vous devez bien avoir un avis ?

Elle me regarda avec bienveillance.

— Qu'en penses-tu ?

— La plupart des religions sont contre.

— Hmm. Et tu crois que les religions reflètent mon opinion sur le sujet ?

Je l'observais plus attentivement. J'imaginai l'accueil qu'Elle réserverait à mon frère ou à mes amis, lorsqu'un éclat taquin dans Ses yeux m'alerta. Qui étais-je pour juger ? Pourquoi me recevrait-Elle mieux ou moins bien que les autres ? J'ai souvent essayé de bien agir, mais je n'ai pas parfaitement réussi.

Je réexaminai la question sous ce nouvel angle. Quel lien y avait-il entre Dieu et les religions ?

— Je ne sais pas. Ils en sont convaincus.

— Et toi ?

— Moi, Vous savez, au fond je m'en fiche. Chacun fait ce qu'il veut dans sa vie privée. C'est juste compliqué à expliquer.

— Pourquoi ?

— Pourquoi c'est compliqué ? Parce que Jean-Paul a été marié avant.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Qu'est-ce que ça change ? Toi aussi, tu es divorcé. Tu as donc aimé plusieurs personnes.

— Oui, mais moi c'était des femmes.

— Ah.

Ce petit mot a produit plus d'effet qu'un long discours. Elle n'a rien ajouté. Elle n'a pas jugé ce que j'avais dit, elle l'a juste soupesé, me laissant interpréter par moi-même ce que j'avais annoncé.

Car j'avais déclaré qu'aimer deux femmes ou une femme et un homme n'était pas la même chose. Une affirmation tout sauf innocente. Je l'observais à nouveau. Elle patientait. Simplement. Sans posture ou postulat. Elle me donnait la liberté de décider.

Pour moi c'était inhabituel. Une première différence entre Dieu et les religions. Celles-ci possèdent en général, et pour ce que j'en connais, une opinion bien arrêtée sur tous les sujets. Tandis que là, Dieu attendait ma réponse. Je pris mon temps. Après tout, c'était une sacrée responsabilité.

Que savais-je de l'amour ? Beaucoup de choses, mais pas tant que ça. Qu'est-ce qu'aimer ? Avoir envie de vivre avec la personne, de la soutenir dans ses projets, de l'épauler lorsqu'elle en a besoin. J'aime mon frère, mes parents, mes enfants, ma femme. La deuxième plus que la première en ce moment, mais il y a quelques années, j'aimais la première inconditionnellement. L'amour ce serait ça ? Accueillir l'autre, comme il se présente, sans l'enfermer dans nos peurs ? Est-ce aussi simple que ça ?

J'eus le temps d'apercevoir un sourire au moment où j'en arrivais à cette conclusion, avant de me réveiller en sursaut, au milieu de la nuit.

Jonquille

Nicolas hésitait, le téléphone à la main. La photo qui s'affichait annonçait sans détour l'identité de l'appelant, sa grand-mère. À tous les coups, il allait devoir passer chez elle. Mais s'il ne répondait pas et que quoi que ce soit lui arrive, il s'en voudrait toujours. Il finit par décrocher.

— Allo, mamie ?

— Bonjour mon chéri. Tu vas bien ?

— Oui, oui, ça va.

— Et ton travail ?

— Ça va. Et toi ?

— Oh moi, tu sais, à mon âge, j'ai du mal à dormir, et puis je ne vois plus aussi bien qu'avant.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Au silence à l'autre bout, Nicolas sentit bien qu'il n'avait pas suivi le protocole. Aïe. Vouloir écouter une discussion avec Jonquille était une erreur. Contrairement à son fils qui pouvait enchaîner les questions et les réponses sans se soucier de son interlocuteur, pour Jonquille, les conversations devaient respecter les usages. Cela incluait des préliminaires, sur la météo, la famille ou le travail, puis quelques

remarques générales sur l'état du pays, les élections locales ou les commerces, avant de passer à la raison de sa visite ou de son appel.

— Parce que tu penses que je ne peux pas téléphoner à mon petit-fils juste pour prendre de ses nouvelles ?

— Si, bien sûr, pardon mamie.

C'est juste qu'on s'est vus hier, alors au niveau nouvelles, y'a pas grand-chose de plus. Mais ça, il ne pourrait jamais lui dire. Déjà qu'elle était susceptible, pas la peine d'en rajouter. Il sourit en repensant à son surnom, Jonquille. C'est lui qui l'avait trouvé un jour où elle se plaignait de son prénom de naissance, Rose. *Tu vois mon petit, mes parents voulaient bien faire, mais Rose, c'est trop usité. Ça désigne une couleur, un parti, des activités... pas pour les enfants, et une fleur. Si au moins ça n'était qu'un nom de fleur, ça m'aurait plu... Violette c'est joli, ou Jasmine... À quatre ans, Nicolas n'avait pas compris grand-chose à son discours, mais les noms des fleurs, ça il connaissait et il en avait appris un nouveau. Jonquille, mamie. Jonquille c'est joli. Sa tante Marcelle avait ri de bon cœur, voyant son neveu de quatre ans remettre à sa place sa grand-mère Calimero. Oui, c'est parfait bonhomme ! Mamie Jonquille c'est très bien, n'est-ce pas maman ?*

— Mamie ? Tu es toujours là ? Tu veux que je vienne ?

— Non, non, je me demandais juste... saurais-tu où ta mère range le chocolat ?

Retenant un éclat de rire, Nicolas se souvint que Jonquille devait rester quelques jours chez ses parents le temps de refaire sa salle de bains. Il pouffa, gourmande comme elle était, elle allait vider les placards à friandises en moins de deux.

— Non, mamie, désolée, mais je pense que Mathias saura. Tu veux que je te donne son numéro ?

Rose et Roger

Nicolas venait d'entrer dans le supermarché. Il consulta sa montre, évalua la file d'attente aux caisses et se dit qu'il devrait être arrivé chez son frère pour le coup d'envoi. Le match de ce soir était planifié depuis longtemps, mais Toulon – Stade français sans une bonne bière, ce serait du gâchis.

Il passait entre les rayons sans s'attarder, focalisé sur son objectif, quand un bruit de sanglots l'arrêta. Il se retourna, pour voir d'où venait le son. À quelques pas de lui, un môme pleurait. Nicolas regarda autour de lui, tentant de repérer un adulte affolé ou en train de chercher sa progéniture. Personne. Il était seul dans cette moitié du magasin. Pestant contre ce contretemps, il s'approcha néanmoins et se baissa à hauteur de l'enfant.

— Tu as perdu tes parents ?

De grands yeux le dévisageaient, au-dessus des joues baignées de larmes. Le garçon essuya d'un revers de manche son nez qui coulait presque autant que ses yeux et hocha la tête. Nicolas fourragea dans sa poche pour y trouver un mouchoir et le tendit à l'enfant.

— Moi c'est Nicolas. Et toi, comment tu t'appelles ?

— Maxime.

— Et ta maman ?

— Roger.

Nicolas réprima un sourire.

— Non, ça, c'est ton papa.

Dans les yeux de Maxime, la désapprobation avait stoppé les larmes.

— Non, c'est ma maman qui s'appelle Roger ! Mon papa s'appelle Rose.

— Voyons Maxime, ce n'est pas possible...

— Siiii...

Les larmes coulaient de plus belle.

— D'accord Maxime, capitula Nicolas. Pas de problème, ta maman s'appelle Roger et ton papa s'appelle Rose, c'est ça ?

Hochement de tête vigoureux et arrêt des larmes. Ouf. Nicolas se releva, cherchant à nouveau un adulte à qui remettre l'enfant. Devant l'absence d'alternative, il se résolut à confier Maxime à l'accueil qui passerait une annonce.

— Tu viens avec moi Maxime ? On va aller voir quelqu'un qui va appeler ta maman.

— Avec le téléphone ? questionna l'enfant.

— Non, avec un micro, pour parler fort dans tout le magasin.

— Mais ma maman elle va pas l’entendre.

La voix tremblotante signalait l’arrivée prochaine des larmes.

— Pourquoi elle ne l’entendrait pas ? s’étonna Nicolas.

— Ben elle est pas dans le magasin.

Ah. Évidemment.

— Tu es venu avec ton papa alors ?

— Non.

Nicolas le dévisageait, se demandant dans quel guêpier il s’était encore fourré. Maman Roger et papa Rose étant hors du coup, il lui restait à trouver qui avait amené l’enfant ici.

— Mais tu es venu avec quelqu’un ?

Hochement de tête affirmatif.

— Avec qui ? poursuivit Nicolas.

— Mamie Cola.

Ben oui. Dans la famille tuyaux de poêle, au point où on en était...

— D’accord. Alors on va demander à la dame ou au monsieur d’appeler Mamie Cola, comme ça elle viendra te chercher.

— D'accord, acquiesça le garçonnet.

Serrant la petite main de Maxime, Nicolas fit demi-tour pour repartir vers l'entrée du magasin. Là, c'était sûr qu'il allait louper le coup d'envoi. Il regarda sa montre. *Si je m'en sors bien, j'aurai le temps de téléphoner à Mathias pour qu'il enregistre le début. On récupérera à la mi-temps.*

— Maxime !

— Mamie ! s'écria l'enfant en se retournant.

Il se précipita vers une dame dont le visage s'éclaira.

— Mon bonhomme, je t'ai cherché partout. Je suis désolée, Mamie a parlé trop longtemps avec son amie et tu t'ennuyais, hein ?

Serrant son petit-fils contre elle, elle s'approcha de Nicolas et lui tendit la main.

— Merci monsieur. Merci. Je... Désolée pour le dérangement.

— Pas de problème. Il pleurait tellement que je n'ai pas pu le laisser tout seul.

— Merci encore. Maxime ? Dis au revoir au monsieur. Bonne soirée.

Elle s'éloigna.

— Madame ? la rappela Nicolas.

— Oui ?

— Excusez-moi, j’ai une question un peu indiscreète.

— Je vous en prie jeune homme, je vous répondrai si je peux.

— Maxime m’a dit que sa maman s’appelait Roger et son papa Rose, alors je me demandais...

Elle éclata de rire.

— Il a raison, vous savez. Son père s’appelle Valentin Rose et ma fille Agathe Roger. Les enfants ont leur propre manière de voir les choses, mais elle n’en est pas moins vraie. Bonne soirée !

Nicolas les regarda partir, amusé. Lorsqu’il vérifia l’heure une nouvelle fois, il jura. Cette fois c’était loupé pour le coup d’envoi. Tant pis. Il avait encore le temps d’aller chercher les bières avant la fermeture du magasin, et une histoire à raconter.

Roland

Nicolas vérifia la mise de son col de chemise dans le rétro. Pas question d'arriver débraillé chez sa sœur. Quoi qu'il fasse, il n'atteindrait jamais le niveau de Roger côté vestimentaire, mais il ne voulait pas non plus passer pour le plouc de service. C'était l'anniversaire de Clarisse et il n'avait pas pu se défilier pour une soirée qui s'annonçait ennuyeuse à souhait.

Au moins cette fois il était autonome. De cette manière, il pourrait partir discrètement dès les bougies soufflées. L'an dernier, il avait testé le covoiturage avec Yannis, un collègue de Roger. Mal lui en avait pris. Il aurait dû s'en douter, mais ses neurones l'avaient déserté à ce moment-là. Qui peut fréquenter un hipster sinon un autre hipster ? Il n'avait jamais si bien compris la maxime qui dit qu'on choisit ses amis, mais pas sa famille, et il avait rarement autant souhaité retrouver les siens, d'amis.

Garé à quelques mètres de chez sa sœur, Nicolas essayait de trouver la force de descendre de la voiture. Quelques personnes arrivaient. Des couples pour la plupart, ce qui l'oppressait déjà, vu son statut de célibataire. Mais en plus jusqu'ici, tous ceux qu'il avait aperçus sortaient du même moule que Roger et Clarisse. De jeunes cadres dynamiques, branchés nouvelles technologies et franglais au bureau, vintage et années 90 en privé.

Deux coups frappés à la vitre le firent sursauter. Il se tourna pour voir qui venait le chercher. En reconnaissant le sourire de Roland, il se hâta d'ouvrir la portière.

— Dero ! Qu'est-ce que tu fous là ?

— Salut, Nico, je pouvais quand même pas louper les 30 ans de ma belle-sœur préférée !

— Je croyais que t'étais parti au Guatemala ?

— Costa Rica. Je suis rentré la semaine dernière. Tu ne peux pas savoir comme je suis content de te voir. J'avais peur d'être le seul mec normal de la soirée.

— Tu m'étonnes. T'es là pour un moment ?

— Au moins trois mois. Il faut que je bosse un peu avant de repartir. Les comptes sont à sec. Bon et toi, quoi de neuf ?

Nicolas souriait en répondant à son ami. Le petit frère de Roger. Si seulement c'était lui que sa sœur avait choisi. Enfin, non, connaissant Clarisse, ça n'aurait jamais marché. Elle, une adepte du contrôle, avec un électron libre comme Roland ? Jamais de la vie ! Roland s'était très vite rendu compte qu'il fallait travailler pour avoir de l'argent, mais pas forcément à l'école. *Tu comprends Nico, si tu commences des études supérieures, t'en as pour trois, cinq, sept ans avant d'avoir un boulot, et en plus, à tous les coups tu te chopes un CDI ! Tandis que moi, avec mon CAP de soudeur, je bosse trois-quatre mois en intérim, des fois six si le contrat m'intéresse, et je voyage. J'ai fait pas*

mal de coins, y'en a qui craignent un peu, mais bon, c'est tellement kiffant de raconter les bas-fonds de Mexico à Roger que ça vaut le coup d'avoir la trouille !

Nicolas s'était souvent demandé pourquoi il appréciait Roland. Ils n'avaient pas grand-chose en commun. Il n'aimait même pas le rugby ! Mais il était libre. Libre de travailler ou pas, de voyager ou pas, de participer ou pas. Nicolas n'enviait pas sa vie, seulement sa liberté, le dédain des règles implicites, du cadre établi, de ce que la société attendait de lui. Oserait-il un jour faire de même ? Pas sûr. Mais continuer à fréquenter Roland deux à trois fois par an entretenait un petit espoir, l'idée folle que quelque part, dans un autre temps, il écouterait sa fantaisie pour sortir lui aussi de la grisaille des contraintes.

Syndicat divin

Moi, c'est Édith. J'ai fêté mes soixante-trois ans et je suis retraitée de la fonction publique, ce qui ne m'empêche pas de soutenir les camarades dans leurs combats pour les travailleurs.

Le jour où j'ai entendu que Dieu était une femme, j'ai failli m'étouffer ! Je déjeunais au restaurant avec des collègues, quand l'un d'entre eux a émis cette idée absurde... La bouchée de pain que je venais d'avaler a pris la mauvaise direction et je me suis retrouvée à hoqueter, quelque part entre le rire et la suffocation.

Dieu une femme ? Vraiment, on aurait tout entendu ! Même les féministes n'avaient pas osé la sortir ! Mais avant d'en arriver là, il faudrait déjà me convaincre que Dieu existe et ça, croyez-moi, ce n'est pas une mince affaire.

À mon âge, j'en ai vu des curés et des églises. Dans ma jeunesse, j'ai été élève chez les bonnes sœurs. Rien que ça, ça vous met un sacré doute sur l'existence de Dieu ! Aimez-vous les uns les autres... il n'est jamais dit qu'il faut moins aimer les pêcheurs, les étrangers, les politiques ou les voisins pénibles ?! Déjà là, il y a un problème entre la théorie et la pratique.

En quarante ans de syndicalisme, je n'ai jamais croisé Dieu dans une manif, homme ou femme d'ailleurs. Mais je ne l'ai pas remarqué non plus à l'Élysée, à la Maison-Blanche ou au Kremlin... Vous

ne trouvez pas ça louche, vous, un type dont tout le monde parle et que personne n'a vu ? Alors, admettons que ce soit une femme, juste pour la démonstration, vous l'avez vue ? Non plus ? Ah !

Vous pourrez toujours argumenter que son rayon ce sont les lieux de culte, là c'est moi qui ne suis pas compétente pour savoir si Elle s'y rend, puisque je n'y mets pas les pieds. Et puis entre nous, vu le nombre de chapelles, ça m'interpelle quelque peu sur le sérieux de la demoiselle. Un camarade qui prend sa carte dans tous les syndicats, je trouve ça louche. On ne peut pas soutenir à la fois la réduction du temps de travail et les heures supplémentaires. À un moment, il faut choisir, soit on travaille moins, soit on travaille plus, mais on ne peut pas gagner à tous les coups.

Alors que Dieu, il (ou elle ?) a des tas de succursales. Et hop, je change de nom, ni vu ni connu, et je vous ouvre une nouvelle boutique dans le pays d'à côté. Je modifie deux, trois règles et on n'y voit que du feu. J'en rajoute même quelques-unes incompatibles, comme ça aucune chance qu'ils se rendent compte qu'ils se sont tous fait avoir par le même escroc !

Dialogue intérieur

Le soleil était encore couché et Nicolas commençait à regretter de ne pas l'avoir imité. Il ne se rappelait pas par quel miracle Jean-Luc avait réussi à le convaincre de venir courir avec lui à une heure pareille.

Pff, pff, pff, pff. Un pied devant l'autre, un pas à la fois. Comment suis-je arrivé dans cette galère ?

Pff, pff, pff, pff. *Inspire, expire.* Je vais encore avoir une ampoule, fais chier, j'aurais pas dû mettre mes baskets neuves.

Pff, pff, pff, pff. *Détends-toi et profite de l'air frais.* J'ai un point de côté.

Pff, pff, pff, pff. *Continue, tu vas pas lâcher maintenant.* J'y arriverai jamais.

Pff, pff, pff, pff. *Un, deux, suis le rythme de JL, te laisse pas distancer.* Facile à dire, c'est pas toi qui cours.

Pff, pff, pff, pff. *Allez, vous êtes presque à la moitié du parcours.* Tu rigoles là ? La moitié ? Je vais mourir avant la fin.

— Ça va Nico ?

Pff, pff, pff, pff. *Continue, c'est bien.* Je suis sûr que j'ai une ampoule à chaque pied.

— T’as vu, c’est un régal à cette heure, personne pour nous polluer, on est drôlement tranquille, hein ?

Pff, pff, pff, pff.

— Nico ? Ça va ?

Pff, pff, pff, pff. *Eh, Jean-Luc te parle.*

— Ta gueule !

Merde.

Le brusque arrêt de Jean-Luc et son air perplexe ne me laissaient aucun doute. J’avais parlé à voix haute. Re merde.

— Désolé, pff, c’était pas, pff, pour toi. Pff.

— Ah oui ? Y’a quelqu’un d’autre dans le coin ?

Merde et re merde. Pff. En plus à cette heure-ci il n’avait pas encore branché son sens de l’humour.

Pff. Et toi, pour une fois que tu pourrais rendre service, ben non y’a plus personne ? Fais chier.

— Allez JL, fais pas la gueule. Je suis désolé. On le finit ce parcours ou quoi ?

Pff, pff, pff, pff.

Retraite anticipée

— Suzie ? Ça va ?

Nicolas ignorait comment aborder le problème. Suzie n'était pas dans son état normal. Elle était arrivée au dernier moment, grincheuse. Ni lui, ni Lucie n'avaient réussi à en tirer quoi que ce soit avant de commencer, ni à la pause de midi. À presque quinze heures, Nicolas profitait d'un moment dans la salle de repos pour tenter d'en savoir plus.

— Ça va, ça va.

Il hésita un instant. Avait-il raison d'insister si elle refusait d'évoquer ce qui l'embêtait ? Oui, sans aucun doute. Suzie ne s'en privait pas quand c'était le contraire, et même si c'était parfois difficile à sortir, ça le libérait toujours.

— Écoute je vois bien qu'il y a quelque chose qui te tracasse. Tu veux m'en parler ?

— Tu comprendrais pas.

— C'est les enfants ? interrogea Nicolas.

— Oui. Nooooooonon, se lamenta-t-elle.

Les sanglots surprirent Nicolas. Il s'approcha d'elle, la boîte de Kleenex à la main et la prit dans ses bras.

— Chhh, là.

Oups. Il avait réussi à taper dans le mille avec une seule question ? Il devrait peut-être acheter un billet de loto en sortant. Les larmes s'étaient calmées. Il la regarda.

— Suzie ? Il y a un problème avec les enfants ?

— Oh, non. Eux ils vont bien, soupira Suzie.

— C'est toi qui as un problème ?

— Ouiiii, renifla-t-elle.

— Prend un mouchoir mamie, on dirait un môme de quatre ans.

— Ben là j'aimerais mieux être un môme de quatre ans.

— Pourquoi ? insista Nicolas. Qu'est-ce qui se passe ? C'est le boulot ?

— Presque.

— Tu m'aides pas beaucoup là. C'est pas les enfants, c'est presque le boulot... Tu veux pas cracher le morceau ?

Suzie regardait Nicolas, si jeune, avec la vie devant lui.

— C'est la retraite.

Oh flûte.

— Ils t'ont rajouté des trimestres ? devina-t-il.

— Exactement, confirma-t-elle, bluffée qu’il soit tombé juste du premier coup.

— Oh, ma pauvre, je comprends. Mon voisin a eu le même problème. Deux ans avant la retraite, pan, désolé monsieur, il va falloir travailler quatre trimestres de plus. Vous comprenez, le mode de calcul a changé, et comme vous avez fait des études, vous êtes entré plus tard dans la vie active. C’est dégueulasse.

Ah non, finalement il n’avait rien compris.

— Oui, mais moi c’est pas pareil, reprit-elle.

À sa tête, cette fois, elle l’avait perdu. Complètement et définitivement. Bon elle était partie, autant aller jusqu’au bout.

— Ils veulent me mettre à la retraite l’année prochaine, avoua-t-elle.

— Ben c’est bien non ? s’étonna Nicolas.

— Non !

Ah. Il avait dû louper un truc.

— Tu veux pas être en retraite ?

— Non ! La retraite c’est pour les vieux. À mon âge, c’est pas normal la retraite. Soi-disant j’ai des trimestres en plus avec les enfants, avec le fait que mon mari soit mort pour la France, et que j’ai commencé à travailler à seize ans. Mais moi je m’en fous. Je veux travailler. Je vais pas rester chez moi à faire du tricot comme les

mémés du quartier. Et en plus je sais pas jouer au bridge.

— Tu leur apprendras la belote.

Elle sourit. Ouf.

— T'es bizarre quand même, tout le monde veut arrêter de travailler, et toi tu veux pas partir, résuma Nicolas.

— J'vous aime bien. Et puis je me sens vivante. J'en ai vu des tas de retraités qui s'arrêtent du jour au lendemain, et tu n'existes plus. Tu n'es plus personne. À peine le père de, ou le grand-père de, parfois l'ancien collègue de. À partir d'un certain âge, tu reçois plus de faire-part de décès que de factures, mais j'en suis pas là, et j'suis pas pressée d'y arriver.

Nicolas observait sa collègue. Il se demandait où il en serait à son âge. Aurait-il enfin trouvé une âme sœur ? Des enfants ? Travaillerait-il toujours ici ? Et s'il mourait avant ? Il frissonna. Quel effroi de se projeter trente ans plus tard ! Un saut dans l'inconnu. Il avait déjà du mal à imaginer l'été, peut-être ne fallait-il pas tenter le diable et se contenter de profiter de ce qu'il avait. Comme disait Mathias, les emmerdes d'hier sont passées, gère celles d'aujourd'hui, celles de demain arriveront bien assez vite.

Bernadette

1 h 28.

2 h 35.

3 h 22. Nicolas se demanda ce que signifiait la répétition des nombres. Il était réveillé depuis plus de deux heures. Quelle galère ! Et en plus, il commençait à 6 h 30. Pff. Il se retourna une nouvelle fois, tentant de trouver une position où le sommeil arriverait. Peine perdue.

Tout ce qui venait était des pensées dont il ne voulait pas. La solitude et le célibat. Son boulot. Comment donner plus de sens à sa vie ? Il pouvait bien changer de travail, mais pour faire quoi ?

4 h 15. Plus qu'une heure trente avant de se lever. Non seulement il n'avait reçu aucune réponse, mais en plus il allait avoir la tête dans le cul. Suzie n'avait pas fini de le chambrer.

Bzz, bzz, bzz. Quoi ? Le réveil, déjà ? Nicolas stoppa l'alarme et se retourna. C'était beaucoup trop tôt. Quelques minutes plus tard, il alluma la radio pour voir l'heure.

Bonjour, vous êtes sur France Inter, il est six heures. Les informations. Quoi ? Merde ! Nicolas donna un coup rageur sur le réveil et se leva en catastrophe. Cette fois, il allait vraiment être à la bourre ! Il fonça dans la

salle de bains, calculant ses chances d'arriver à coincer douche, rasage, habillage et temps de trajet en trente minutes. Il avait beau retourner le problème dans tous les sens, ça ne tenait pas. Seule solution, supprimer une étape. Il avait déjà sucré le p'tit déj. Quoi d'autre ? Le rasage ? Il se regarda dans la glace, pas une bonne idée. La douche ? Un reniflement rapide des aisselles l'en dissuada tout autant. Le trajet ? C'était la meilleure piste. Enfin pour lui, pas pour son compte en banque. Lambert ne lui ferait pas de cadeau, c'était la quatrième fois ce mois qu'il se faisait prendre. Il se pencha pour vérifier l'heure, déjà 6 h 4. Merde.

Bzz, bzz, bzz. Quoi, encore ? Il avait pourtant arrêté ce foutu appareil. Au moment où Nicolas revoyait la scène, il se rendit compte que ce n'était pas le réveil, juste un SMS. Quoi qu'il en soit, son réveil n'avait pas sonné et il allait être en retard. La raison importait peu finalement.

Un doute effleura soudain son esprit. Il remit en route la radio. *Les informations du dimanche...* Rassuré, Nicolas se recoucha, décidé à finir sa nuit.

L'heure du thé

Je suis Solange, j'ai quarante-huit ans et je travaille comme assistante maternelle à domicile. J'adore mon métier, et les enfants. J'en ai élevé quatre.

La première fois que j'ai pensé que Dieu pouvait être une femme, c'était grâce à mon petit dernier, Benjamin. Il avait cinq ans.

— Maman, c'est qui Dieu ?

— C'est un homme qui vit dans le ciel.

— Tu l'as déjà vu ? insista Benjamin.

— Non mon chéri, personne n'a vu Dieu.

— Alors comment tu sais que c'est un homme ?

L'évidence de sa question m'a laissée sans voix. Que lui répondre ? Que depuis des milliers d'années le christianisme considère que Dieu (et son fils) sont des hommes. Que d'autres civilisations vénèrent plusieurs dieux, féminins et masculins, mais que dans les religions monothéistes, seuls les hommes sont dieux ? Tout à coup, cela me semblait irréaliste. Comme un cadre imposé qui ne conviendrait pas tout à fait.

Je ne me souviens plus comment j'ai fini la série de questions de Benjamin, mais quand j'ai vu Dieu en rêve, je n'ai pas été surprise.

Nous étions tranquillement en train de boire un verre en terrasse. Je ne me rappelle pas comment Elle était arrivée là, ni moi non plus d'ailleurs, mais nous étions confortablement installées, un rayon de soleil se promenant sur nos visages, comme deux vieilles amies.

— Sais-tu que c'est mon fils de cinq ans qui m'a appris que Tu étais une femme ? Oui, bien sûr que Tu le sais. Tu sais tout.

Ne soyez pas surpris que je tutoie Dieu. À force de travailler avec les enfants, j'ai pris certaines de leurs habitudes, comme de tutoyer tout le monde et de n'avoir de complexes devant personne.

Je n'obtins qu'un sourire. Elle n'était pas bavarde.

— N'est-ce pas ?

— À ton avis ? me demanda-t-elle.

C'était bien une réponse de femme. Retourner la question. Ce que j'en pense ?

— Eh bien, a priori, je suppose que Tu peux tout savoir, mais que ça doit nécessiter un travail considérable.

— C'est plutôt bien vu. Qu'en déduis-tu ?

Je L'observais. Elle buvait son thé à petites gorgées, en savourant l'instant. Elle attendait ma réponse sans l'exiger, comme un cadeau, une éventualité. Et je sentais bien que si je n'en lui donnait aucune, cela importerait peu.

— Tu dois retenir les choses importantes.

— Ah.

Ce petit ah contenait tout un monde de possibles. Comme un zeste de *tu peux faire mieux Solange, réfléchis*.

— Et qu'est-ce qui serait important, selon toi ? ajouta-t-elle.

— C'est une question difficile. Les choses n'ont pas la même importance pour tous, alors on ne peut pas généraliser.

— Ah.

Avez-vous déjà vécu ça ? Ce moment où un simple petit mot, une seule syllabe, vous dit que vous n'avez pas atteint le bout du chemin ? Que vous vous êtes contenté de regarder par la fenêtre, au lieu d'ouvrir la porte pour accueillir ce qui se présentait ? C'est cela le *ah* de Dieu. Ni un jugement ni une punition, juste un encouragement à aller voir un peu plus loin.

— Mais si on ne peut pas généraliser, tout redevient compliqué et demande un travail énorme.

— Exactement.

— Donc ce n'est pas ça. Mais il doit bien y avoir une solution, n'est-ce pas ?

Devant son silence attentif, je retrouvais la patience que j'ai avec les enfants qui butent sur un apprentissage,

encore et encore, jusqu'à apercevoir une alternative qui leur permette de passer l'obstacle.

— Je sais ! C'est l'essentiel que Tu retiens, n'est-ce pas ? Pas l'important, l'essentiel.

Ravie d'avoir trouvé la solution, je m'installai confortablement pour finir mon thé, par un bel après-midi, et en excellente compagnie.

La goutte de trop

Atchaaa ! Nicolas sortit péniblement une main de ses moufles pour tenter d'attraper un mouchoir au fond de sa poche. Il renifla, espérant ainsi couper l'herbe sous le pied à la goutte qui s'apprêtait à apparaître au grand jour. Atchaaa ! Loupé ! Cette fois elle s'était vengée et l'avait mis KO. Il lança un regard dégoûté à ce qui venait de jaillir de son appendice nasal. Heureusement pour lui, il y avait peu d'affluence à cette heure-ci. Il se moucha, jeta le mouchoir dans la poubelle la plus proche, renfila sa moufle et se hâta pour arriver à la pharmacie avant la fermeture. Pas question de passer une autre nuit comme ça.

Atchaa ! Merde ! Branle-bat de combat pour retrouver un mouchoir. Les deux moufles sous le bras, il cherchait désespérément dans ses poches. Rien. Merde. Quelle galère !

— Tu veux un mouchoir ?

Reconnaissant la voix de Jessica, Nicolas hésita un instant à faire le sourd et à tourner les talons. Il ne pouvait pas faire demi-tour devant l'entrée ! Mais quand même, Jessica, avec la tête qu'il devait avoir... Merde ! Atchaa !

— Pardon.

Elle rit en lui tendant un mouchoir en papier.

— T'inquiète, bon tu le veux ce mouchoir ? J'ai comme l'impression que ça pourrait te servir.

Il l'attrapa sans répondre, son orgueil malmené par la chandelle qui pendait à sa narine gauche. Il se moucha maladroitement, gêné par la proximité de la jeune femme. Atchaa !

— Ben dis donc, t'as un sacré rhume, constata-t-elle. Tu devrais pas rester au chaud avec une tisane ?

Hochant la tête, empli de gratitude pour l'inventeur du mouchoir en papier, Nicolas montra d'un geste la pharmacie toute proche.

— Ah, je comprends. Tu veux de l'aide ?

Il secoua la tête de droite à gauche.

— Bon, comme tu veux, capitula-t-elle, mais t'as pas l'air bien. Fais attention à toi quand même hein ? Salut.

Nicolas la regarda partir, échappant ses moufles sur le trottoir. Et flûte. Il se baissa pour les ramasser. Atchaa ! Cette fois il en avait plein les baskets, merde ! Il utilisa le mouchoir pour récupérer ce qu'il pouvait et se demande si les pharmacies vendaient des kleenex. Atchaa ! Contemplant le mouchoir qui commençait à se déliter entre ses doigts, il secoua la tête. C'était ça ou les moufles. Il se passa le mouchoir sous le nez, reniflant pour rattraper le reste avant que ça sorte. À ce rythme-là, il serait couvert de morve avant de rentrer chez lui. La pharmacienne trouverait bien quelque chose, des compresses, des bandages, n'importe quoi

pourvu que ça puisse contenir le flux intarissable de son nez congestionné. Il était arrivé devant la porte et s'apprêtait à la pousser quand un écriteau attira son attention. *Exceptionnellement fermé*. Nicolas regarda ses moufles d'un air dépité. Atchaaaaa !

Au hasard

Nicolas marchait sur le trottoir, rentrant chez lui après sa journée. Il slalomait doucement entre les tas de neige et les plaques de glace quand il bouscula quelqu'un.

— Pardon.

— Ah, Nicolas. Ça va mieux ?

Se demandant un instant à quoi Jessica faisait allusion, il se rappela l'histoire du rhume.

— Oui, merci.

Levant les yeux vers la devanture du commerce d'où elle sortait, il ajouta :

— Tu as pris un verre chez Marco ? Il est sympa.

— Non. J'avais rendez-vous, mais il n'est pas venu, expliqua Jessica.

— Oh. Je suis désolé.

— Pas moi...

— Tu veux... proposa Nicolas.

— ... parfois il vaut mieux ça que passer la soirée avec un type sans intérêt. Pardon, tu disais ?

— Heu non, rien.

Nicolas se serait mis des claques. Elle était là, dispo, devant un bar, et il n’arrivait même pas à l’inviter ? Mais qu’est-ce qui clochait chez lui ?

— Et toi, qu’est-ce que tu fais là ? continua-t-elle.

— Oh, je rentre chez moi. J’habite de l’autre côté du boulevard.

— T’as mangé ?

— Heu, non, souffla-t-il.

— Ça te dirait pas de prendre un truc chez Marco ? Il paraît que ses tartines sont sympas.

Elle était sérieuse là ? Elle voulait dîner avec lui ?

— Enfin, t’es pas obligé, hein, si t’as autre chose à faire, commença-t-elle.

— Oui.

— Ah, dommage.

— Non. Enfin je veux dire, oui, je veux bien manger un truc et non j’ai rien de prévu.

Ouf ! C’était pas brillant, mais au moins c’était dit.

— C’est vrai ? Super, on y va alors ? enchaîna Jessica.

Nicolas la suivit pour entrer dans le bar, remerciant en silence tout ce qui avait créé la parfaite synchronicité de cette soirée. L'empêchement de Suzie qu'il avait remplacée aujourd'hui. La neige qui l'avait obligé à venir à pied plutôt qu'en vélo. Le verglas qui l'avait conduit à marcher moins vite et à se concentrer sur ses pieds. Jamais il n'aurait cru dire ça, mais en s'asseyant en face de Jessica, il pensa que le hasard faisait parfois bien les choses.

Bonne soirée

Nicolas rêvassait en nettoyant les tables quand un coup de coude le fit sursauter.

— Eh, ça va pas non ?

— Moi si, mais ça va finir par se voir que tu frottes toujours la même table !

L'éclat de rire qui accompagnait la remarque ramena Nicolas à la réalité. Depuis qu'il avait dîné avec Jessica trois jours plus tôt, il ne pensait qu'à ça. Il ne l'avait pas recroisée. Il ne pouvait même pas l'appeler puisqu'ils n'avaient pas échangé leurs numéros. Passant à la table d'à côté, il sourit. La soirée s'était très bien déroulée. Ils avaient parlé de tout et de rien, se rendant compte qu'ils avaient des amis et des centres d'intérêt en commun. Sympa et drôle en plus d'être jolie, à ce rythme, aucun risque qu'il pense à quelqu'un d'autre. D'ailleurs il n'en avait pas envie.

— Fais gaffe Nico, celle-là aussi tu l'as déjà faite.

Cette fois c'était à peine un murmure, mais Nicolas remarqua que la boutique s'était remplie depuis la dernière fois qu'il avait prêté attention à son travail. Levant les yeux sur l'horloge murale, il se rendit compte que quarante minutes étaient passées. Oups. Il aurait dû finir la salle et préparer les poubelles pour le ramassage. Attrapant son torchon après un ultime coup sur la table, il se dépêcha de rejoindre la réserve.

— T’inquiètes pas, je les ai sorties.

— Merci, Lucie, je te revaudrai ça.

— J’y compte bien !

La journée était enfin terminée. Nicolas saisit son blouson et ses gants et se dirigea vers la sortie du personnel.

— Salut, les filles, à demain !

Lorsqu’il arriva à l’extérieur, la température avait baissé. Il mit son bonnet et regarda machinalement vers la salle de danse, se demandant à quelle heure Jessica finissait.

— Bouh !

Il sursauta si fort qu’il se cogna au lampadaire sur lequel il avait appuyé son vélo.

— Désolée, ça va ?

Jessica ! Bien sûr que ça allait.

— Heu, oui.

Nicolas se frotta la tête. Le réverbère avait gagné la manche, mais il voulait bien avoir des bosses sur le crâne si c’était nécessaire pour la voir.

— Et toi ?

— Super. Je me disais..., commença Jessica.

— Tu as des... pardon, vas-y, s'excusa Nicolas.

Qu'est-ce qu'elle est jolie !

— J'ai pas beaucoup de temps, mon cours va démarrer, mais c'était sympa l'autre jour, non ?

— Oui.

Développe mon vieux, on croirait un handicapé de la communication !

— Si tu veux on pourrait remettre ça ? Je te donne mon numéro, tu m'appelles ? proposa-t-elle.

Évidemment ! Depuis le temps que j'en rêve.

— Bon, bonne soirée alors, salut ! conclut Jessica.

Lorsqu'il arriva chez lui, Nicolas souriait toujours. Heureusement qu'on était en hiver. Avec une ouverture comme ça, en plein été, il aurait avalé tous les moucherons de la ville. Dans l'escalier, il trouva son frère assis sur les marches.

— Ah quand même ! Je poirote depuis quinze minutes, t'aurais pu prévenir que t'étais en retard Nico. Grouille, les autres nous attendent.

Merde ! La soirée jeu de société. Il avait complètement zappé.

— Désolé, tu me donnes cinq minutes pour me rafraîchir ? Entre.

Nicolas rangea son vélo et passa dans la salle de bains avec une chemise propre.

— Y’aura qui ? s’enquit-il.

— Sophie et Laurent, réfléchit Mathias. Ben et Ismaël, Lulu avec une ou deux copines et Jean-Luc.

— C’est chez qui aujourd’hui ?

— Lulu. J’ai pris une bouteille de vin.

— On n’offre pas plutôt des fleurs à une fille ?

— C’que tu peux être vieux jeu Nico, ça c’est fini, et puis entre nous, Lulu, elle aimera mieux un bon bordeaux qu’un bouquet de roses, elle est fleuriste ! Bon t’es prêt ? On y va ?

Nicolas attrapa sa veste et ferma la porte, anticipant une longue soirée. Pour une fois, il serait bien resté chez lui avec ses rêves.

Quand ils arrivèrent chez Lulu, la soirée avait déjà commencé. Ils entendaient les rires depuis la rue. Ils sonnèrent, et une voix déclara *J’y vais !* Une jolie brune vint leur ouvrir.

— Salut, Mathias, ça va ? Tu dois être Nico, moi c’est Salomé. Entrez !

Envoûté par les yeux rieurs qui les accueillait, Nicolas pensa que la soirée s’annonçait mieux que prévu.

Le chapelet

Je m'appelle Julie. J'ai vingt-sept ans et je suis chauffeur de taxi. Quand on a le sens de l'orientation, des moyens financiers, peu de goût pour les études, et qu'on aime le contact avec les gens, c'est une bonne solution.

Je peux dire sans me vanter que Dieu est montée dans mon taxi. Je m'en souviens très bien. C'était un vendredi soir, à une heure de pointe sur le périphérique parisien, à cause des départs en vacances pour Noël. La route était dégagée, car il ne faisait pas très froid, et surtout, elle était sèche.

J'avais pris un voyageur gare de Lyon. Un ecclésiastique d'après son costume. Un monsieur très propre sur lui, souliers cirés, soutane irréprochable sous un manteau noir, une sacoche à la main. Il n'avait pas dit un mot, excepté pour m'indiquer qu'il allait à Roissy. Il égrenait son chapelet comme ma grand-mère ses cosses de petits pois. La même dextérité livrait à l'observateur averti l'habitude du geste. La concentration du mouvement qui libère l'esprit des pensées sans fin du monde extérieur pour se focaliser sur le moment présent.

Je regardais donc la route, écoutant d'une oreille distraite les dernières nouvelles en sourdine à la radio, ne cherchant pas à bavarder avec mon client que cela n'intéressait visiblement pas. Alors que nous avançons

au pas, dans le flux des voitures de vacanciers pressés, une femme apparut soudainement à côté de moi, à la place du passager. Je sursautai en la voyant et me retournai. Mon client continuait à dire ses prières comme si rien n'avait changé.

— Vous êtes un fantôme ?

— Moi ? Oh non, s'amusa-t-elle.

L'idée semblait la réjouir.

— Vous avez l'habitude d'en croiser ? questionna-t-elle.

— Des fantômes ? Non, c'est la première fois. Enfin, même pas, puisque vous n'en êtes pas un. Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ?

— Je suis Dieu.

Je la regardai, interloquée.

— Sans déc' ?! Vous vous installez confortablement dans mon taxi, vous m'annoncez que vous êtes Dieu et vous pensez que je vais vous croire ? Vous n'êtes même pas tout à fait là.

Pour tester, je passai la main sur le siège d'à côté. Je n'ai pas senti une personne à proprement parler, mais il n'y avait pas rien non plus. C'était comme une sorte de présence, palpable et visible, mais qui manquait de densité.

— Je ne suis pas *seulement* là serait une définition plus exacte.

— Admettons que je Vous croie. Que faites-Vous là ? J'imagine que Vous avez des choses plus importantes à faire, avec tout ce qui se passe dans le monde.

— Non, pas vraiment, sourit-elle. Je m'efforce de répondre aux sollicitations que je reçois.

— Ah parce que maintenant, c'est moi qui suis censée Vous avoir appelée ? Et comment aurai-je fait d'après Vous puisque je ne sais pas qui Vous êtes ?

Je jetai un nouveau coup d'œil à mon client. Absorbé dans son chapelet, il semblait sourd et aveugle à ce qui se passait à l'avant de la voiture.

— J'ai pris un peu de retard dans le traitement des requêtes, mais je vous assure que vous avez fait une demande, il y a environ un mois, concernant, je cite : *une put... d'injustice que Dieu ne devrait pas tolérer*. Elle émane bien de vous, n'est-ce pas ?

Stupéfaite, je La fixai sans dire un mot. Je me souvenais parfaitement de ce jour. Je venais d'apprendre le cancer de ma mère, en phase terminale. Les médecins ne lui donnaient que quelques semaines à vivre. Pour moi, ça avait été un coup de massue. Je n'avais rien vu. J'allais régulièrement chez mes parents, et rien n'avait changé. Pimpante, gaie et attentive aux autres, ma mère faisait partie d'une ribambelle d'associations caritatives et passait son temps à rendre

service. Alors la nouvelle de cette maladie, ce n'était pas juste.

— Qu'est-ce qui serait juste, selon vous ? demanda-t-elle.

Ça, c'était nouveau ! Non seulement Dieu gérait son courrier comme RTL les lettres des auditeurs pour les Grosses Têtes et maintenant, c'était aussi à moi de décider ce qu'Elle devait répondre ?

— Qu'elle ne meure pas.

Elle me regarda doucement, en secouant le menton.

— Vous savez que ce n'est pas possible. Tout le monde meurt un jour.

— Un autre jour alors.

— Hmm. Lequel vous conviendrait ?

Sa question m'étonna une nouvelle fois. Décidément, Dieu était une femme pleine de surprises. En admettant que ce ne soit pas un piège, quel jour me plairait pour la mort de ma mère ?

À l'instant où cette pensée me traversait l'esprit, la réponse s'imposa.

AUCUN.

Je ne serai jamais prête à perdre ma mère et je renâclerai devant cette étape difficile. L'apprentissage

de l'autonomie forcée. Le terminus d'une enfance prolongée où elle consolait chaque peine.

Je regardai de nouveau la femme assise à mes côtés. À présent, je voyais bien qu'Elle était Dieu. Un Dieu très différent de l'idée que je m'en faisais. Un Dieu sans réponse, mais avec des questions pertinentes qui nous font avancer par nous-mêmes.

Finalement, c'était bien, une femme Dieu. Un peu comme une mère qui veillerait sur nous, inlassablement et indéfiniment.

Réveil en douceur

Nicolas était allongé dans son lit, heureux. Dans une comédie romantique, il aurait préparé le petit déjeuner pendant qu'elle prenait sa douche, l'attendant avec un plateau joliment dressé et un sourire béat. Il pouffa. La réalité était tellement mieux.

Il était ravi de la soirée et de la nuit qui avait suivi, et se contentait de savourer le présent. Pour une fois que tout se déroulait bien, il voulait en profiter. Elle passa la tête par la porte de la chambre

— Tu n'as pas vu mon pull ?

— Non. Peut-être dans le salon ?

Il se leva pour y aller, l'embrassant au passage.

— Tiens, le voilà. Tu ne veux pas rester encore un peu ?

— J'aimerais bien, mais ma patronne ne sera pas d'accord.

— Je te fais un mot si tu veux, lui offrit Nicolas.

— Et qui va répondre au téléphone ?

— Elle se débrouillera bien, tu n'es pas toujours là.

— Elle oui, mais les patients ? Tu imagines si ta grand-mère appelle pour un rendez-vous et que personne n'est là pour décrocher ?

— Elle appellera Mathias.

Un éclat de rire simultané les rapprocha. C'est ce qu'il aimait chez elle, sa spontanéité et sa joie communicative. Il avait de la chance. Elle l'embrassa.

— On se voit ce soir ? proposa-t-elle.

Évidemment.

L'heure du tri

Nicolas triait les vêtements pour lancer une machine. Réfléchissant à l'anniversaire de son père qui approchait, il vidait les poches automatiquement avant de mettre les couleurs dans le lave-linge. Un bout de papier sous ses doigts le sortit de sa rêverie.

— Qu'est-ce que c'est ?

Plissant le front, il le déplia. Jessica. Oh merde ! Il l'avait complètement oubliée. Quand l'avait-il vue pour la dernière fois ? Ce n'était pas difficile, le jour où il avait rencontré Salomé. Deux semaines déjà. Trop tard pour l'appeler. Le jeter ? Non. L'enregistrer sur son portable, au cas où, et détruire le papier.

Après tout ce temps, elle devait de toute façon le considérer comme un mec indélicat et il ne pouvait pas lui donner tort. Mais bon, il ne s'était rien passé. Pas de quoi en faire un plat. Il mit la lessive et choisit le programme. Il regarda l'heure. 9 h 45. Trop tôt pour aller chercher Salomé à la sortie du cabinet. Il hésita. Il avait une liste de choses à faire longue comme le bras, mais aucune envie particulière. En ce moment, il paraît au plus pressé. Ménage, cuisine, repassage. Pour le reste, tout pouvait attendre. Il avait quand même pris sur lui pour cirer ses chaussures, on ne peut pas passer sa vie en baskets. Ses baskets ? Mais oui, c'était parfait ! Samedi matin, il y avait entraîné de

badminton. Il ne s’y était pas présenté depuis trois semaines, c’était l’occasion.

— Allo ? Salut JL, ça va ?... Dis-moi, tu y vas au badminton ? Tu passes me prendre ? OK, à tout’ !

Quinze minutes plus tard, ils roulaient sur la rocade.

— Tiens, j’ai rencontré une copine à toi hier, Jessica, elle est sympa, commença Jean-Luc.

Décidément, c’était la journée.

— Tu l’as vue où ?

— On a fait une soirée ciné avec des potes du boulot. C’est la sœur d’Éric, tu sais, le barman qui sort avec ma collègue Séverine.

— Ah. Et elle t’a parlé de moi ? questionna Nicolas, mal à l’aise.

— Non, pas vraiment, elle a juste dit qu’elle te connaissait. Elle a demandé si tu venais.

— Tu lui as dit quoi ?

— Non, pourquoi ? Dis donc, c’est quoi le problème ? T’as l’air bizarre, y’a une embrouille ? soupçonna Jean-Luc.

— Non.

Le regard suspicieux de JL s’attarda un instant sur lui.

— T’es sûr ? Parce que Jessica, c’est bien le nom de la danseuse sur qui t’avais flashé ?

Nicolas s’efforça de disparaître dans le siège.

— Mais il ne s’est rien passé, n’est-ce pas ? poursuivit Jean-Luc, t’aurais pas fait ça ?

— Ben non, pour qui tu me prends ?! se récria Nicolas.

— Crache le morceau Nico, je vois bien qu’y’a un truc. Qu’est-ce que t’as fait ?

— Rien je te dis. On a juste dîné ensemble une fois.

— Dîné ?

Le sourcil interrogateur, JL attendait la suite.

— Oui, dîné, tu sais des trucs qu’on mange, dans un resto, ça se fait entre amis, ironisa Nicolas.

— Hm, oui, bien sûr, acquiesça Jean-Luc. Tu me rappelles la dernière fois que tu m’as invité au resto ?

— Ça n’a rien à voir, d’abord tu préfères les pizzas et elle a réglé sa part.

— Mort de rire, parce qu’en plus tu l’as laissée payer ? s’esclaffa Jean-Luc. Je comprends que tu sois pas fier.

— Tu comprends pas.

— Si, si, je comprends très bien. T’es un goujat.

Nicolas haussa les épaules. Après tout, si ça l’amusait.

— Quoi d’autre ? Si, si, je vois bien qu’il reste un truc. Vas-y, raconte ta bêtise à tonton Jean-Luc.

Nicolas marmonna une réponse.

— Quoi ? Articule mon vieux, on va pas y passer la journée, insista Jean-Luc.

— Elle m’a donné son numéro.

— Ah. Et tu l’as appelée bien sûr ? Non ? Sérieux ? Mais c’est quoi ton problème ? La fille sur laquelle tu baves depuis six mois te file son 06 et toi tu l’appelles même pas ?

— J’ai oublié.

Le hurlement de rire de JL résonna dans l’habitable.

— C’est le soir où j’ai rencontré Salomé, confessa Nicolas.

En larmes tellement il rigolait, JL gara la voiture sur le parking.

— Alors là, je dis chapeau ! T’es trop fort Nico ! Du coup, tu seras pas fâché si je l’invite à dîner ? Elle m’a donné son numéro et Salomé est déjà prise !

Plan quinquennal

Nicolas enfila sa veste dans le vestiaire quand on frappa à la porte.

— Oui ?

Lucie passa la tête.

— Nico, tu viens ? M. Lambert a un truc à nous dire.

— Ça peut pas attendre demain ? Ça m'arrange pas ce soir.

— Non. Les boulangers sont venus exprès.

— Il aurait quand même pu prévenir, râla Nicolas.

— Il dit qu'il a mis une annonce sur le panneau du personnel.

Merde. S'il le disait, il l'avait sans doute fait, mais Nicolas n'y avait pas jeté un œil depuis des semaines. À sa décharge, le règlement intérieur datait de Matusalem et les numéros d'urgence ne comptaient que huit chiffres.

— Il n'y a pas moyen d'y couper ?

— J'ai bien peur que non, confirma Lucie. Tu viens ?

— J'arrive.

Quand Nicolas entra dans la boutique, tout le monde patientait. Jean et Régis, les boulangers, Suzie, Adeline, la femme de ménage, Lucie bien sûr, et un type en costume qu'il n'avait jamais vu. Ça n'augurait rien de bon.

— Bonjour à tous. Je tiens tout d'abord à vous remercier d'être présents.

Comme si on avait le choix.

— Je vous ai réunis ici ce soir pour vous annoncer une bonne nouvelle...

Une augmentation ? Ou alors des jours de congés supplémentaires ?

— ... Comme vous le savez sans doute, je dois partir en retraite au mois de mai, et j'ai trouvé un repreneur pour la boutique...

Super. Le type qu'on connaît pas c'est notre nouveau patron ?

— ... Nous avons finalisé l'accord la semaine dernière avec M. Lacroix, le comptable de l'entreprise, qui va vous présenter le projet.

Un patron qui délègue la première rencontre à son comptable, ça promet. Finalement, on va peut-être le regretter, Lambert.

— Bonjour. Comme Bernard, pardon M. Lambert vous l'a dit, la société a été rachetée par M. De Larembreux...

Ça me rappelle quelque chose ce nom, où est-ce que j'ai entendu ça ?

— ... déjà propriétaire de quatre boutiques en centre-ville...

Je sais ! C'est le maire de Marigny-sur-Seine.

— ... La bonne nouvelle est qu'il s'engage à garder tous les salariés...

Quand ça commence comme ça, c'est qu'une moins bonne nouvelle arrive.

— ... En contrepartie, certains d'entre vous seront amenés à changer de magasin...

Quoi ?

— ... M. De Larembreux a établi un plan de développement quinquennal afin de redynamiser le centre-ville, basé sur la diversité de ses activités, avec, bien entendu, l'appui des autres commerçants...

Ben voyons.

— ... Mais cela implique aussi des efforts de la part de chacun des Mariniais...

Évidemment.

— ... Bien, je pense que j'ai terminé. M. Lambert vous recevra tous en entretien individuel pour vous expliquer en détail les changements qui vous concernent...

Rien qu'à voir la tête de Lambert, ce détail lui avait échappé.

— ... Je vous souhaite une bonne soirée...

— Je vous raccompagne, annonça Lambert au comptable.

Le silence qui avait régné pendant toute l'intervention vola soudain en éclats. Chacun s'inquiétait, voulant savoir si les autres avaient compris la même chose.

— Arrête de t'en faire Suzie, il a dit qu'il gardait tout le monde ! Et puis toi au moins, tu peux vendre autre chose, tu m'imagines dans sa boutique de lingerie ?

La remarque de Régis détendit l'atmosphère. Nous nous regardions, espérant tous que ne pas être concernés par le changement.

— Tu sais ce qu'il a comme magasins le maire ?

La question de Lucie s'adressait à Suzie, mais tout le monde attendait la réponse.

— La boutique de lingerie qui est tenue par sa femme et un bar-tabac à côté du stade.

— Ça fait pas le compte. Lacroix a dit quatre.

— Il a aussi la galerie couverte, tu crois que ça compte comme un ? Parce que là-dedans, il y a au moins huit magasins.

— Tant que ça ?

— Oui, le salon de thé, l’antiquaire, la librairie... le magasin de jeux vidéo, la fleuriste... les cigarettes électroniques...

— Y’a aussi les kinés et le barbier.

— Ça nous fait une belle jambe tout ça, mais en boulangerie, à part ici, y’a pas grand-chose pour nous. Je vois pas bien où il va nous délocaliser.

Lambert revint, nettement moins joyeux qu’au début de la réunion. Il termina en nous indiquant que le planning des entretiens serait posté le lendemain sur le panneau d’affichage et nous mit dehors sans plus de détails. Nous prîmes chacun la direction de notre foyer, guère plus avancés qu’avant sur le menu qu’on allait nous servir.

Voyage au-delà

Je suis Séverine, secrétaire, en arrêt maladie pour dépression. J'ai trente-cinq ans.

J'ai vu Dieu au bout du tunnel. Celui avec la lumière blanche.

Je n'ai pas pu y aller, car les médecins m'ont sauvée. Moi, j'ai plutôt eu l'impression d'être condamnée. Condamnée à retrouver une vie que je ne supporte plus.

Ce n'était pas un accident. C'était un choix. Celui de tirer un trait définitif sur un harcèlement moral pesant et indétectable, sur la solitude qui m'assaillait dans mon petit appartement, sur les médicaments qui m'abrutissaient.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai tout de suite compris que j'étais revenue en enfer. Les néons au-dessus des blouses blanches, l'odeur d'antiseptique et de désinfectant, les bips des appareils...

Pourtant cette fois, j'avais bien failli y arriver.

Je L'ai vue. Clairement.

Elle m'attendait.

Ne me dites pas que c'était ma mère, ma tante ou la cousine de mon boucher, parce que je sais ce que j'ai vu.

C'est la seule certitude que j'ai dans cette vie. Le seul espoir qui me reste. Il y a quelqu'un, quelque part, au-delà de tout ça. Au-delà de la souffrance. Au-delà du désespoir.

Une terre d'accueil.

Sans jugement et sans punition.

Je l'ai vu dans ses yeux.

Clairs, bienveillants, doux.

Nulle réprimande pour avoir choisi de partir avant la fin de la représentation.

Nulle promesse d'un avenir radieux.

Juste des bras ouverts.

Pour moi.

Juste pour moi.

Je sentais déjà leur chaleur et leur douceur. Une aura d'amour m'enveloppait tranquillement tandis que j'avançais vers Elle. Je n'étais pas pressée, puisque le temps n'avait plus de prise sur moi. En cet instant, il était suspendu, infini, étiré à chacun de mes pas.

Olympe

Nicolas était assis dans le bureau. Il tira sur le col de sa chemise, et soupira. Pourquoi fallait-il qu'il soit le premier à passer ? Il ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou appréhender la suite. Il ne connaissait pas assez son patron pour deviner s'il préférerait se débarrasser du sale boulot le plus vite possible, ou faire l'autruche en attendant que l'orage s'éloigne. Entendant la porte s'ouvrir dans son dos, il se prépara au pire.

— Ah, Nicolas. Oui.

Lambert s'installa dans son fauteuil et prit un dossier qu'il feuilleta, ponctuant le silence de mm et de ahh. Nicolas s'essuya les mains sur son pantalon, sentant l'anxiété monter à chaque borborygme. Au bout d'un moment qui lui sembla extrêmement long, mais qui n'avait pas dépassé cinq minutes selon l'horloge posée sur l'étagère, son patron leva les yeux du document pour le fixer.

Nicolas faillit ouvrir la bouche, mais se retint. Après tout, il n'avait pas demandé à se trouver là.

— Alors Nicolas... heu... tout va bien ?

Sans déc ? Le type me convoque dans son bureau après un discours où il nous dit qu'on va peut-être changer de boulot et il me demande comment je vais ? Ben, non, ça va pas trop, accouche, que je sache au moins à quelle sauce je vais être mangé.

Bernard Lambert observait son jeune employé. Il travaillait ici depuis quatre ans. C'était son deuxième poste, et il était revenu à Marigny pour se rapprocher de sa famille. Un bon élément, parfois tête en l'air, mais consciencieux et volontaire. Il soupira. Il détestait ça. Signer le compromis avec de Larembreux lui avait semblé parfait. Le maire s'engageait à garder tout le personnel et la boutique. Ce qu'il n'avait pas compris dans le galimatias juridique du contrat, c'est qu'il ne s'engageait pas à les garder *ensemble*. Et en plus, c'était à lui d'aller au charbon pour faire passer les modifications ! Il n'avait pas voté pour le maire aux dernières élections, et maintenant qu'il avait directement affaire à lui, ou presque, il savait pourquoi. Il regarda Nicolas d'un air navré et s'éclaircit la voix.

— Je suis désolé Nicolas, vous allez devoir changer de boutique.

Moi ?

— Pourquoi moi ?

— Heu... et bien...

Bernard hésita. Jusqu'à quel point pouvait-il se montrer franc ?

— Vous comprendrez aisément que Jean et Régis doivent rester ici.

— Oui.

— Et... heu... pour des raisons personnelles, il est préférable que Lucie et Suzie restent aussi. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Des raisons personnelles ? Il se fout de moi ? Ça veut dire quoi ça ? Il a peur qu'elles le mettent aux prud'hommes ou quoi ?

— Non, répondit Nicolas.

Bernard le fixa et sourit. Nicolas avait oublié d'être bête. Il aurait aimé avoir un fils comme lui. Malheureusement, sa femme était morte depuis trente-cinq ans et il ne s'était jamais remarié. Autant lui dire. Il ne pouvait pas lui donner grand-chose, à part une explication honnête.

— Écoutez, je ne suis pas censé en parler, mais je préfère vous dire la vérité, vous en ferez ce que vous voudrez. M. le Maire a une fille, Olympe, qui travaille dans une onglerie. Mais cette demoiselle s'est mise en tête de tenir une boulangerie, et comme papa ne peut rien refuser à sa géniale progéniture, il a acheté ma boutique.

Ah. Et ben ça alors ! Nicolas n'en revenait pas. La franchise inattendue de Lambert le laissait sans voix. Quand il reprit ses esprits, il demanda pourtant.

— Mais pourquoi moi ? Je veux dire, je comprends qu'il faut une place pour elle, mais pourquoi moi ?

— C'est ça le plus drôle, Nicolas, c'est tellement ridicule... je vous promets que vous en rirez, même si ce n'est pas tout de suite.

Ah oui ? J'attends de voir, parce que pour l'instant, je ne trouve pas ça tordant.

— La demoiselle en question a un petit ami...

Et alors ?

— ... d'une jalousie malade.

Ah.

— Et donc, il est impensable que fille travaille dans une boutique avec des collègues masculins.

Ah.

— Si je résume, reprit Nicolas, il faut que je change de boulot parce que la fille du nouveau patron est une pimêche gâtée avec un copain jaloux ?

Bernard Lambert opina du chef.

— Je sais, c'est dégueulasse, confirma son patron. La seule consolation, c'est qu'il vous propose une place dans deux de ses commerces.

— Ah oui ? Et lesquels ?

— Heu... le magasin de jeux vidéo ou la boutique de cigarettes électroniques.

Voyant la tête de Nicolas, M. Lambert baissa le nez sur ses papiers.

— Je suis désolé.

Lorsqu'il releva les yeux, Nicolas allait quitter le bureau.

— Vous avez jusqu'à la fin du mois pour vous décider, ajouta-t-il.

Dire non

Nicolas était rentré chez lui en traînant les pieds. Son vélo était en révision et il avait donc eu le temps de ressasser les nouvelles du jour. Lorsqu'il parvint en haut de l'escalier, la lumière qui filtrait sur le seuil et la musique en sourdine lui indiquèrent que Salomé était arrivée avant lui.

— Nicolas ? C'est toi ?

Il avait senti l'odeur du curry dès qu'il était entré. Elle s'encadra dans la porte de la cuisine.

— Alors ton rendez-vous ? Oh. Pas terrible hein ? devina-t-elle en s'approchant pour l'embrasser. Tu as envie d'en parler ?

— Pas tout de suite, déclina Nicolas.

— D'accord. Tu mets le couvert ? C'est prêt dans une minute.

Il la regarda s'activer autour des casseroles. Elle avait pris tellement de place dans sa vie en si peu de temps. Il n'imaginait plus vivre sans elle. Peu lui importait finalement le boulot tant qu'elle partageait son quotidien. Mais quand même, pas les cigarettes électroniques ni les jeux vidéo, pitié !

— Il n'a pas osé te proposer ça ? Il est gonflé !

Même s'il se sentit obligé de défendre son ancien patron, la solidarité de Salomé le réconforta.

— Tu sais ce que tu vas faire ? lui demanda-t-elle.

— Non, avoua Nicolas. Franchement, je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

— Dis-lui non alors.

Nicolas posa ses couverts.

— C'est vrai quoi, développa-t-elle. Il se figure qu'il n'y a que chez lui qu'il y a du boulot ? Tu retrouveras bien autre chose.

C'était tenant comme idée. Refuser. Nicolas sourit en regardant Salomé manger. Elle était une étoile dans sa vie. Une étoile avec une trace de curry sur la joue, mais une étoile quand même. Dire non. La suggestion lui plaisait de plus en plus. Il en avait marre du décor, pourquoi ne pas changer de théâtre ?

Soutien familial

Nicolas suffoquait six pieds sous terre. Pourquoi avait-il imaginé que parler de ses problèmes de boulot en famille était une bonne idée ? Il se serait donné des baffes pour ne pas avoir anticipé l'ouragan qui lui était tombé dessus.

Pour ne rien arranger, il n'avait pas encore présenté Salomé à sa famille, et Mathias l'avait lâché. Il se retrouvait donc seul face au tribunal de l'Inquisition.

— Dans ta situation, c'est inespéré d'avoir une offre d'emploi qui te tend les bras sans rien faire

Merci, Roger, c'est touchant de voir à quel point tu as confiance en mes capacités.

— Mon pauvre bichon, tu n'as jamais eu de chance, déjà en maternelle, tu avais loupé trois semaines de classe avec une varicelle carabinée.

Oui, maman, je sais, ça fait presque trente ans que tu nous le rappelles chaque fois que j'ai un rhume.

— Moi dans ma jeunesse, on n'avait qu'à se baisser pour trouver du travail, ah c'est pas comme maintenant.

Ah oui ? Ben c'est pas comme ça que t'as dû attraper mal au dos Jonquille.

— Si tu as besoin de temps pour réfléchir, j'ai une copine qui a fait une retraite dans le Vercors, trente jours coupée du monde, avec des méditations en ligne 24 h/24, elle est revenue métamorphosée.

Ah ? En quoi ? Moi, si je vais à la campagne, ça sera pas pour rester scotché à un écran à longueur de journée !

— Démissionner ? Tu n'y penses pas Nicolas, je n'ai pas élevé mon fils pour qu'il tourne le dos à ses responsabilités !

Ben non, papa, justement, tu ne m'as pas élevé. Alors je ne peux pas jurer que le problème vient de là, mais devant ta réaction, je ne peux qu'être soulagé de ne pas t'avoir côtoyé plus.

Quand la porte s'ouvrit sur son frère au moment du café, Nicolas avait rarement été aussi heureux de le voir.

Entre-deux

Moi, c'est Christophe, quarante-cinq ans, au chômage depuis trois ans.

Au début, je ne me suis pas inquiété. Je suis travailleur et j'étais certain de retrouver un emploi rapidement. Avant d'être licencié, j'ai bossé vingt ans dans une usine de fabrication de serrures. Dans le service haut de gamme, au bureau d'études. C'est moi qui concevais les serrures en or des palais et des hôtels.

J'appréciais mon travail. J'aime le dessin et la résolution des problèmes techniques. C'était une grosse entreprise et beaucoup d'entre nous travaillaient en famille. C'est là que j'ai rencontré ma femme Françoise. Elle était comptable.

Quand le site a fermé, nous avons été des centaines à chercher un emploi. Heureusement pour nous, Françoise a atterri dans un cabinet indépendant et la prime de licenciement nous a permis de finir de payer la maison.

Pour moi ça s'est révélé plus compliqué. Nous étions une quinzaine au bureau d'études et dans une petite ville comme la nôtre, il n'y avait pas autant de places disponibles. Seuls deux d'entre nous ont retrouvé du travail, et pas dans la région. Les plus jeunes, sans attaches, sont partis. Pour nous, les anciens, c'est plus difficile.

Avant mon licenciement, je voyais quarante ans comme un bel âge. L'âge de raison. Celui où on a suffisamment d'énergie et d'argent pour faire ce qu'on veut. Mais depuis trois ans, chaque année supplémentaire pèse le double.

J'ai bien travaillé ici et là, en intérim ou avec des contrats courts. Dans le bâtiment, la sécurité, l'hôtellerie... Au bout d'un an, j'ai arrêté de chercher uniquement dans mon domaine. Mais ce n'est pas plus facile. Comme je n'ai pas d'expérience ou de qualification, je suis payé au minimum et s'il y a quelqu'un de plus compétent qui se présente, je n'ai aucune chance.

Et ni mon sourire ni ma motivation ne changent les choses, je vous l'assure.

Alors Dieu et l'au-delà, vous comprendrez que ce n'est pas ma priorité. Je suis entre les deux. Pas assez riche pour avoir le temps d'y croire et pas assez pauvre pour avoir besoin d'y croire.

Un bouquet de roses

Nicolas réfléchissait. En allant chez Salomé, il s'était arrêté devant l'étal d'un fleuriste où un bouton de rose lui avait remémoré sa petite amie. Il se demandait si elle préférerait des roses ou un mélange parfumé avec d'autres fleurs. Un appel dans son dos le sortit de sa rêverie.

— Pardon, monsieur, pouvez-vous me donner le bouquet qui est au fond de l'étagère s'il vous plaît ?

Il se retourna, la main tendue vers le bouquet en question.

— Celui-ci ? Oh, bonjour madame Cécile.

— Oui, merci.

La dame pencha un peu la tête.

— On se connaît, n'est-ce pas ?

— Nicolas Diston, en CM1.

— Oh oui, c'est vrai. J'ai eu votre sœur aussi, Clarisse, c'est ça ? Et vous avez un frère plus âgé ?

— Mathias.

— Oui, c'est ça. Alors jeune homme, que devenez-vous ? Garde forestier ? Maraîcher ? Jardinier ?

— Oh non, pas du tout, répondit Nicolas. J'ai un BTS commerce et je suis serveur dans une boulangerie-traiteur.

— Ah, c'est drôle comme on change en grandissant. Petit, vous ne juriez que par l'air de la campagne et les plantes.

— C'est vrai.

Nicolas était presque étonné de se rappeler cette partie de sa vie. Elle lui semblait si loin.

— Du moment que vous êtes heureux, reprit l'ancienne institutrice, c'est ça le plus important, n'est-ce pas ? Si c'est pour votre petite amie, choisissez plutôt un bouquet mélangé, mais pour votre mère, vous pouvez offrir des roses. Bonne soirée Nicolas.

Était-il heureux ? Pas si sûr. En tout cas, pas au boulot. Il réfléchissait en passant à la caisse. La nature, les arbres, les plantes, les fleurs. C'est vrai qu'il aimait ça. Et il avait la main verte. Il soignait les plantes de toute la famille. Dès qu'un ficus perdait ses feuilles ou qu'une violette du Cap cessait de fleurir, on les lui confiait. Pour l'instant, il chouchoutait le drosera de Mathias et deux orchidées de Clarisse. Ça valait le coup de se pencher sur la question. Il reprit son chemin, un peu plus joyeux qu'avant.

Casse-tête

Nicolas pianotait sur son ordinateur. Salomé passait le week-end chez une cousine pour les soixante-dix ans de son grand-père et il avait préféré s'excuser. D'après ses descriptions, la famille de Salomé semblait plus tranquille que la sienne, mais elle était aussi beaucoup plus étendue. Débarquer au milieu d'une fête de famille ne l'emballait pas. Il se sentait plus à l'aise en petit comité.

Il profitait de son temps libre pour effectuer des recherches sur internet. Jardinier. 19 millions de résultats. Les adresses des paysagistes les plus proches. La définition Wikipédia. Quelques vidéos. Ah, les formations pour devenir technicien des espaces verts ou de l'environnement, évidemment mon vieux, jardinier c'était trop simple à retenir ! CAP, BPA, CAPA, brevet professionnel, BP, Bac Pro, BTSa, titre professionnel.... Pff. Il va falloir que je regarde à quel niveau je peux m'inscrire. Jardinier paysagiste, métiers de l'agriculture, ouvrier du paysage, spécialisation jardinier de golf et entretien des sols sportifs (ça existe ça ?), aménagements paysagers éco-jardinage, fleuriste, production horticole ornementale, art floral... pff. J'y comprends rien. Tenté de laisser tomber, Nicolas venait de remarquer une petite annonce dans un coin de l'écran. Organisme de formation à distance spécialisé dans les métiers de la nature. Voilà qui avait le mérite de la clarté. Il cliqua sur la bannière. Trois onglets : art floral, paysagisme et jardin, protection de la nature. Là,

au moins on savait de quoi on parlait. Il navigua un peu sur le site. Pas donnée la formation, mais de toute façon, il ne pourrait pas tout avoir. Était-il prêt à remettre les pieds dans une salle de classe pendant deux ou trois ans pour obtenir un nouveau diplôme ? Se coltiner les profs, les élèves qui auront la moitié de son âge et les devoirs à la maison ? Non merci. Et pourtant s'il voulait changer, il fallait bien en passer par là. Il avait beau avoir lu des bouquins et posséder quelques plantes vertes, il sentait bien qu'il y avait un monde d'écart avec le métier de jardinier. Peut-être qu'il devrait quand même accepter le boulot qui lui était proposé et se former à côté ? Rien qu'à l'idée de débarquer dans la boutique de jeux vidéo, le cœur de Nicolas se serra. Déjà qu'il se trouvait à l'étroit à la boulangerie, alors là ? Entouré par des murs de boîtiers colorés, le cauchemar. Non. Pas moyen. Il lui fallait autre chose, et maintenant. Une formation en alternance peut-être ? Il replongea dans le web.

Inspiration

Nicolas sentait Salomé papillonner autour de lui dans l'appartement. Il entendait le frottement de ses pas sur le sol. Le son d'une porte de placard refermée avec douceur pour en atténuer le claquement. Un bruit de papier. Elle passait lentement, essayant de ne pas troubler sa concentration. Il regarda sa montre. Déjà trente minutes qu'il planchait et pas une ligne. Elle s'approcha sur la pointe des pieds et l'embrassa. Elle avait mis son manteau.

— Tu vas où ? questionna Nicolas.

— Au ciné avec Lulu, on va voir le dernier Tarantino. Tu seras tranquille. À tout à l'heure !

Écrire une lettre de motivation pour son dossier ne lui avait pourtant pas semblé insurmontable. Il en avait déjà rempli, et avec sa formation de commercial, ce serait quand même le comble s'il n'arrivait pas à se vendre ! Gloups. C'était peut-être justement ça le problème, il n'avait pas envie de se vendre pour cette formation. Il voulait être accepté.

Il ferma les yeux. Ça avait pourtant bien commencé. L'offre de Lulu, inattendue et inespérée. Elle cherchait quelqu'un pour l'aider, mais n'avait pas les moyens d'embaucher. Une formation en alternance lui donnait la possibilité de développer son activité à moindre coût dans un premier temps. Il avait déjà une entreprise pour

son alternance, il ne pouvait se loucher au niveau du dossier.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, son regard tomba sur King Kong. Il sourit. Le mini cactus que sa sœur lui avait offert pour son bac s'était métamorphosé en une énormité que Mathias avait baptisée King Kong. Une longue tige épineuse qu'il avait dû adosser à une échelle pour l'empêcher de se casser. Il fleurissait depuis quatre ans. Une rareté, d'après ce qu'il avait lu. Nicolas envisageait deux explications. Soit l'étiquette d'achat affichait des informations erronées, soit il avait vraiment des aptitudes pour pousser les plantes à donner le meilleur d'elles-mêmes.

Reprenant son stylo, il avait trouvé l'inspiration. Il savait pourquoi il voulait faire cette formation, et pourquoi ce n'était pas une option. Il commença à écrire, les mots se succédant sur sa feuille sans hésitation.

Service à la personne

Je m'appelle Vivienne, je suis gardienne de prison et j'ai cinquante-deux ans.

Ne me regardez pas comme ça, c'est un emploi comme un autre, pas si mal payé et sans risque de chômage, je vous assure. Ce n'est pas contagieux et nous ne sommes pas forcément de tristes sires.

J'ai essayé deux ou trois boulots avant, mais rien qui m'ait convenu. Je connaissais quelqu'un à la maison d'arrêt et il m'a parlé des recrutements, c'est comme ça que j'ai atterri ici.

Au début, j'étais comme vous. La maison centrale, avec les longues peines, m'effrayait un peu. Mais c'est comme tout, on s'habitue. Aux grilles. Aux clés. Aux uniformes.

Maintenant, je m'occupe de la réinsertion des prisonniers. Je ne travaille plus sur place, mais dans un bureau, à l'extérieur. Figurez-vous qu'il m'a fallu presque trois mois pour me refamiliariser avec le brouhaha de la ville, les allées et venues incessantes, la légèreté du quotidien.

Je rentrais bien chez moi le soir, même avant, mais ce n'était pas pareil. Là, j'ai eu l'impression de sortir d'une longue période de sommeil. De retrouver la vue, l'ouïe, les sensations. Les enfants qui jouent dans le parc, l'odeur des crêpes du marchand ambulant au bout

de la rue, toutes les petites choses qu'on ne remarque plus, mais qui donnent du relief à la vie.

Du coup, ça m'aide à comprendre ce que vivent les prisonniers que j'accompagne. Pour eux, c'est un stade au-dessus, ils ont été enfermés jour et nuit pendant des années, ça laisse des traces. Je ne suis pas en train de dire qu'il ne faut pas le faire, d'autres sont plus à même d'en juger que moi. Simplement, à mon niveau, je dois préparer leur réinsertion, pour éviter les récidives et les problèmes.

Aujourd'hui, j'aimerais vous parler d'un détenu que j'ai aidé. Mon premier cas de réinsertion. C'est avec lui que j'ai découvert que Dieu était une femme. Il s'appelle Denis.

La première fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé détendu. C'était inhabituel chez un détenu pas encore sorti. Après quelques échanges sur son futur emploi et les modalités de contrôle, je lui posais quelques questions, car son dossier indiquait des formations et des centres d'intérêt divers.

— Vous aimez la philosophie ?

— Moyennement.

— Pourtant vous avez pris de nombreux ouvrages de ce genre à la bibliothèque. Vous ne les avez pas lus ?

— Oh si.

— Pourquoi les lire s'ils ne vous plaisent pas ?

— Elle aime qu'on ait de la conversation.

— Qui ?

Je feuilletais vainement son dossier pour trouver qui venait le voir. Une femme ? Une mère ? Une visiteuse de prison ?

— Dieu.

Dieu ? Je relevais la tête, surprise. Il me regardait avec un sourire.

— Vous ne vous attendiez pas à ça, n'est-ce pas ? Vous ne pensiez pas qu'un type comme moi aurait la visite de Dieu.

À vrai dire, ce n'était pas cette partie-là qui avait attiré mon attention.

— Vous avez bien dit qu'Elle aimait la conversation ?

— Oui.

— Vous voulez donc dire que pour vous Dieu est une femme ?

— Oui.

— Et vous lisez de la philosophie pour lui faire la conversation ?

— C'est ça.

Il avait pourtant l'air sain d'esprit. Il avait répondu précisément et sans difficulté. Rien ne laissait envisager un trouble du comportement.

— Quand La voyez-vous ?

— Oh, seulement quand je dors. Elle est très occupée.

— Vient-Elle tous les jours ?

— Non, c'est variable. C'est pour ça que j'ai le temps de lire entre deux visites. Au fil du temps, j'ai découvert ses auteurs préférés.

— Pensez-vous qu'Elle va continuer à vous rendre visite à votre sortie ?

— Je ne sais pas. J'ai peur de Lui poser la question. Si j'ai d'autres personnes avec qui discuter, Elle n'aura pas de raison de revenir. Elle ne fait ça que pour me rendre service, pour éviter que je me sente trop seul, vous comprenez ? Mais Elle me manquera, c'est sûr.

Main tendue

— Monsieur Diston s’il vous plaît.

Nicolas se leva, un peu intimidé, et suivit le professeur dans la salle d’examens. Ils n’étaient plus que trois à patienter. Il jeta un coup d’œil aux deux autres. Comme ils avaient l’air jeunes. Il récapitula rapidement, onze ans déjà qu’il avait son bac, une éternité. Trois réformes s’étaient succédé, pas étonnant qu’il se trouve vieux.

Quand la porte se referma derrière lui, il se concentra sur l’épreuve qui l’attendait. L’oral de présentation. En théorie, une simple formalité. En réalité ? Un passage à la douane où il avait l’impression d’arriver sans papiers. Lorsqu’il avait reçu le courrier, il avait presque sablé le champagne, son dossier était accepté. Mais il y avait cinquante-deux candidats admissibles, et seulement trente-deux places. L’oral déterminerait la suite de son rêve. Il inspira profondément en observant le jury. L’homme qui était venu le chercher, un quadra souriant, portait une chemise rose à motifs de pipes et de tabac sur un jean. Une femme sèche avec des lunettes qui lui mangeaient le visage. Pas une mèche ne dépassait de son chignon. Et pour finir, une autre femme, plus boulotte que la première, mais plus décontractée aussi, avec une tâche de terre sur la manche. Il se concentra et commença sa présentation.

Lorsque Nicolas sortit de la pièce, les trois professeurs se regardèrent.

— Qu'en dites-vous ? dit l'homme du groupe, Alain, professeur de botanique.

— Pour moi c'est non.

Flûte. Pourquoi fallait-il toujours que Solange le contrarie ?

— Pourquoi ? Je l'ai trouvé plutôt convaincant.

Ouf. Marie-Thérèse était de son côté. Alain respira un peu mieux. Il ne savait pas pourquoi ce jeune homme l'avait autant touché. Peut-être parce qu'il avait failli, lui aussi, suivre une voie différente et qu'il avait eu besoin d'aide.

— Vous avez vu son âge ? attaqua Solange. Il a plus de trente ans ! Je vous rappelle qu'on n'a que trente-deux places, si on lui en donne une, il va falloir refuser quelqu'un d'autre.

Marie-Thérèse leva les yeux au ciel, un sourire complice à l'attention d'Alain.

— J'en vois bien un ou deux que je recalerais sans états d'âme, glissa-t-elle.

— Il n'a même pas un CAP de jardinier, poursuivit Solange. Il va avoir un retard fou en connaissances de base.

— Dois-je te rappeler qu'il n'est pas obligatoire d'avoir un CAP ou un BP de jardinier pour s'inscrire au BTSa ? râla Alain. S'il est motivé, et je n'en doute pas, il rattrapera son retard avec quelques lectures bien choisies.

— On ne peut pas tout apprendre dans les livres.

Solange insistait. Pour elle, les primo-arrivants devaient être prioritaires, un point de friction constant avec Alain.

— Il a déjà un maître de stage je te rappelle, souligna Marie-Thérèse. Ce n'est pas négligeable. L'an dernier, cinq élèves n'ont pas pu suivre la formation, car ils n'avaient pas trouvé de contrat.

Comme souvent, Marie-Thérèse mettait tout le monde d'accord.

— OK, vous avez gagné, capitula Solange. On l'ajoute sur la liste.

Bonne nouvelle

Nicolas n'était pas rentré chez lui depuis deux jours. Il avait laissé quelques affaires chez Salomé depuis plusieurs semaines, et il ne passait pas systématiquement dans son appartement. Ce jour-là, il arriva en milieu de matinée. Il ne travaillait pas avant treize heures, et un peu de ménage s'imposait. Il récupérait son courrier dans la boîte à lettres sans y prêter attention lorsqu'il sentit une enveloppe remboursée. Écartant les prospectus, il l'attrapa fébrilement. La réponse de l'école ! Il soupesa le pli tout en déchirant le rabat. Elle semblait un peu lourde pour un refus. Quelques publicités glissèrent à ses pieds sans qu'il s'en préoccupe quand il sortit la liasse de papiers. *Monsieur Nicolas Diston... bla bla bla... nous avons le plaisir de vous confirmer votre inscription en BTSa Aménagements paysagers en alternance...*

— Génial !!!! Wouaouhhhh !!! Je suis pris, je suis pris, je suis pris !

Nicolas ramassa en vitesse ce qui était tombé, referma à peine la boîte et monta les escaliers quatre à quatre. Arrivé chez lui, il jeta ses chaussures et son blouson dans un coin, posant le reste du courrier au passage pour aller s'installer à la table du salon. Il relut en détail la lettre de l'école. Il souriait tout en feuilletant le dossier. Tout était parfait. Il allait pouvoir donner sa réponse à Lambert. Merci pour votre offre, mais non merci. J'ai trouvé mieux. Il riait d'avance aux échanges

avec ses collègues quand il leur annoncerait la nouvelle. Pour l’instant, il ne leur avait parlé de rien.

Les documents à remplir par le maître d’apprentissage. Il regarda l’heure, il avait le temps de passer à la boutique de Lulu pour lui confier les papiers. Il récupéra son sac à dos, mit les feuilles dans une chemise et sauta dans ses baskets. À vélo, il ne lui faudrait pas plus de quinze minutes pour y aller. Anticipant la joie de Salomé quand il lui raconterait, il se dit qu’ils pourraient fêter ça au resto. Laisant son vélo attaché au coin de la rue, il entra dans la boutique et se trouva face à un jeune homme.

— Bonjour, monsieur, je peux vous aider ?

Surpris de rencontrer quelqu’un d’autre que Lulu, Nicolas hésita une seconde.

— Monsieur ? répéta le jeune homme.

— Oui, pardon. Est-ce que Lucille est là ?

— Elle est occupée, c’est à quel sujet ?

Pour qui se prend-il celui-là ? Ce n’est pas un stagiaire de troisième qui va m’empêcher de la voir.

— C’est une affaire privée, indiqua Nicolas. Elle est derrière ?

Sans attendre la réponse, il contourna la caisse et entra dans le bureau.

— Salut Lulu, ça va ?

— Ah Nico, salut. Oui, oui, bien, et toi ?

— Super ! J'ai été pris à l'école, et je t'amène le dossier.

À ces mots, Lucille s'arrêta. Merde. Nico. La reconversion. Elle se mordit les lèvres, cherchant quoi dire. Elle avait répondu à son bonjour machinalement. Elle était habituée à voir ses amis passer à la boutique pour un oui ou un non, et elle avait oublié sa proposition. Enfin non. Elle n'avait pas oublié du tout, mais elle avait bien espéré que lui si. Elle n'osait pas le regarder.

— Lulu ? T'as entendu ?

Oh oui, j'ai entendu. Merde, remerde et archi merde.

— Lulu ?

Nicolas commençait à redescendre de son nuage. Un truc clochait. Elle aurait dû se réjouir avec lui, l'accueillir avec un grand sourire et lui demander quand il allait débiter. Pas ça. Elle ne l'avait même pas regardé.

— Lulu ?! Ohh ! Je te parle ! s'agaça Nicolas.

Lorsqu'elle leva enfin la tête, il regretta presque qu'elle l'ait fait. Il avait compris que c'était foiré. Pfout ! En une seconde il était passé du type le plus heureux du monde au dernier des losers.

Quand il récupéra son vélo, le dossier pesait une tonne dans son sac. Il était presque soulagé que la pluie arrive, le temps se mettait au diapason de sa journée de merde. *Tu comprends, toi tu fais un apprentissage niveau BTS, alors ça me coûte plus cher, tandis que Tanguy est en CAP. Ben voyons. Je suis désolée Nico, mais t'inquiètes pas, tu vas bien trouver autre chose, et puis c'est pas comme si t'avais rien d'autre. T'as un boulot en attendant.* Foutaises. Tu ne sais rien de ma vie. Et t'en as rien à foutre d'ailleurs, sinon tu m'aurais appelé. T'assumes même pas tes décisions. Nicolas savait que c'était ça le pire. Il l'aurait sans doute mal pris, mais au moins il aurait eu le temps de chercher autre chose. Là il lui restait moins d'une semaine pour donner sa réponse à Lambert et il se retrouvait le bec dans l'eau. Ça lui faisait une belle jambe d'être accepté à l'école s'il n'avait pas d'apprentissage. Merde, putain ! Arrêté au feu rouge, Nicolas laissa le chagrin couler avec la pluie sur son visage. Des larmes de colère, de frustration et d'impuissance devant l'injustice de la situation.

Comment une journée qui avait si bien commencé avait-elle pu dérapé à ce point ?

Moment de solitude

Salomé venait d'arriver chez Nicolas. Il lui avait envoyé un SMS pour la prévenir qu'il ne la rejoindrait pas pour déjeuner. Elle n'avait pas eu de nouvelles de l'après-midi. Aucune réponse à ses messages. Elle était tombée sur le répondeur quand elle avait appelé.

Elle introduisit sa clé, doucement, au cas où il dormirait. Salomé accrocha son manteau sur la patère et posa ses escarpins. Elle n'entendait aucun bruit. Elle avait vu son vélo sur le palier, trempé, et des traces d'eau menaient de l'entrée au salon. Il était au moins passé dans la journée. Elle avança.

— Nico ?

Elle repéra la forme prostrée sur le canapé. Il portait toujours ses chaussures et son blouson. L'eau ruisselait sur le revêtement en imitation cuir. Elle s'approcha, tendant la main vers lui.

— Nico ? Qu'est-ce qui se passe ? Parle-moi.

Elle s'assit à côté de lui, inquiète. Y avait-il eu un problème dans sa famille ? Elle tenta de se rappeler ce qu'elle en savait. Une maladie grave ? Un décès ? Lorsqu'il la regarda, elle nota les yeux rouges, gonflés de larmes. Elle le prit dans ses bras, insouciant des tissus mouillés, accaparée par la douleur qu'elle lisait dans ses yeux.

— C’est ta famille ?

Il secoua la tête.

— La formation ?

Un hochement affirmatif.

— Tu n’as pas été pris ?

— Si, rit-il entre deux hoquets de larmes.

— Je comprends pas, avoua Salomé. C’est une bonne nouvelle, non ?

— Oui. Sauf que je n’ai plus de maître d’apprentissage.

— Comment ça ? Lulu avait dit qu’elle te prendrait. Tu l’as appelée ?

— Je suis même allé la voir. Elle a changé d’avis.

Partager sa peine avec Salomé le soulageait. Laisser sortir les émotions trop lourdes pour une seule journée les allégeait un peu. Et la réaction de Salomé lorsqu’il lui raconta le détail de l’entrevue le réconforta. *La salope. C’est ma meilleure amie, mais là elle exagère. Je vais l’appeler.* Nicolas l’en avait dissuadé. Il savait que ça ne servirait à rien. Pour l’instant, il avait juste besoin de pleurer sur ses illusions perdues et de se sentir aimé quand même.

Cluedo

Je me nomme Martin. Je suis caissier dans un supermarché et j'ai vingt-huit ans.

J'aurais aimé être musicien. J'ai fait vingt ans de guitare. J'ai appris le solfège, les accords, les notes et les rythmes. J'ai joué du blues, du jazz, du rock, mais la vie ne m'a pas donné la chance de rencontrer les bonnes personnes ou d'être remarqué pour mon talent. Aujourd'hui, j'ai complètement cessé. Je ne sais pas si je m'y remettrai un jour. C'est encore douloureux d'y penser.

Au départ, j'avais pris ce job de caissier à temps partiel, le temps de me faire connaître et que l'argent rentre autrement. J'ai commencé à douze heures par semaine, puis vingt, vingt-cinq et maintenant je bosse à plein temps.

Je ne devrais pas me plaindre, j'ai un travail, de quoi manger à ma faim tous les jours et une famille que j'aime. Mais quand on a imaginé parcourir les scènes du monde avec Bénabar ou Thomas Dutronc, c'est dur. Je ne sais pas ce que je dirai à mes enfants plus tard. Pour l'instant, ils ont deux et quatre ans. Comment les accompagner pour qu'ils réalisent leurs rêves alors que j'ai perdu les miens ?

C'est cela le plus difficile. Abandonner mes rêves c'est une chose. Accepter la réalité, durement, n'a pas

été facile. Mais comment donner à mes enfants quelque chose que je n'ai pas eu ?

J'aimerais leur apprendre la légèreté et l'espoir que j'ai égarés en route. J'ai besoin d'aide pour les retrouver.

Alors si Dieu m'entend, je veux bien un indice, pour savoir comment faire.

S'il vous plaît.

Plan B

— T’as une sale tête.

— Merci, Suzie, ça fait toujours du bien de se sentir soutenu.

— T’exagères là, on est de ton côté, Nico, tempéra Lucie. Mais Suzie a raison, ça se voit que ça ne va pas.

Objectivement, il ne pouvait pas leur en vouloir. Depuis trois jours, il marchait au radar. Il n’arrivait pas à sortir de l’ornière où l’avait jeté l’annonce de Lulu.

— C’est à cause du boulot ?

Il hésita. Il avait tellement eu envie de leur raconter l’histoire dont il était le héros, ayant réussi à trouver en quelques semaines une alternative enthousiasmante aux offres de Lambert. Commencer la narration de celle dont il était la victime ne le motivait absolument pas.

— On voit bien que les jobs de Lambert ne te plaisent pas. Peut-être que je devrais prendre ma retraite quand même, proposa Suzie, comme ça tu pourrais rester ici.

Nicolas savait combien cela lui coûterait de laisser sa place.

— Merci, Suzie, mais ça ne changerait rien. Je te rappelle qu’il ne faut que des filles dans l’équipe, et je

ne tiens pas à ce boulot au point de changer de sexe, figure-toi.

Lucie pouffa, tandis que Suzie manquait de s'étouffer avec la chouquette qu'elle venait de prendre. Nicolas sourit. Ce n'était pas si compliqué finalement. Il leur raconta tout. L'idée de la reconversion, le dossier, l'alternance, l'entretien, et la douche froide.

— Du coup, je suis coincé avec de Larembreux. Je n'ai plus rien.

— Comment ça plus rien ? se récria Suzie. Tu es toujours accepté à l'école ! Ne baisse pas les bras ! La rentrée est en septembre, t'as le temps de trouver une autre entreprise !

Nicolas réfléchissait. Elle n'avait pas tort, mais en attendant, il fallait bien régler les factures.

— Peut-être, mais je dois donner ma réponse à Lambert vendredi. Ça fait un peu court quand même.

— Pourquoi tu ne refuses pas son offre ? poursuivit Suzie. On voit bien que ça ne te plaît pas. Du coup, tu auras le temps de chercher.

— Et comment je paie mon loyer ? argumenta Nicolas.

— Tu rentres chez papa maman mon grand, c'est à la mode, tu sais ? s'amusa Suzie.

— Ouais, enfin Tanguy, c'est pas mon style.

— Pourquoi tu t’installes pas avec ta copine alors ?

Devant les regards étonnés de ses collègues, Lucie se recroquevilla sur sa chaise.

— Ben oui quoi c’est vrai, ils ont chacun leur appart, donc deux loyers à payer, expliqua-t-elle. Déjà si t’en supprimes un, ça change la donne.

— Elle a raison la même. Tu regardes où tu peux économiser, et tu prépares un plan d’action. Il faut sauter dans le vide avant d’ouvrir le parachute.

— Ouais, enfin, vérifie quand même que t’en as un avant de sauter hein Nico ?! rit Lucie.

Il avait envie de les embrasser, toutes les deux, avec leurs idées à la con et leurs réparties à deux balles. Il avait bien fait de leur en parler. Il se sentait plus léger.

Marchandage

— Alors ?

— Ça y est.

— Comment tu te sens ?

— Soulagé.

Nicolas sourit. Il ne s'était pas rendu compte à quel point la situation lui pesait. Avoir annoncé sa décision à Lambert lui enlevait un poids. Il s'était allégé, prêt à changer d'air, de vie. S'il ignorait encore vers quoi il allait, il savait parfaitement ce qu'il laissait derrière lui.

— Bravo, je suis contente pour toi.

— Merci Suzie. Avec Lucie, vous êtes la seule chose qui va me manquer.

— Tu finis quand ?

— À la fin du mois.

Trois semaines. C'était court, mais il n'avait pas envie de s'éterniser. Maintenant que la décision était prise, il était pressé d'aller de l'avant. En nettoyant les tables, il repensa à sa discussion avec Salomé. Dès qu'il avait émis la possibilité de refuser les boulots que Lambert lui offrait, elle avait commencé à réfléchir à ce qu'ils pouvaient changer pour vivre avec un seul salaire et ses indemnités. Un seul appartement, c'était évident.

Elle avait préparé des tableaux avec les plus et les moins, quels meubles garder, combien ils pouvaient espérer vendre les autres...

Il était soudain pris d'un doute. Était-il trop heureux en couple ? Sa mésaventure au travail compenserait-elle sa rencontre avec Salomé ? Il n'hésita pas. Si c'était le cas, tant pis pour la reconversion.

Sitôt les mots pensés, il commença à marchander. Si je pouvais quand même avoir un boulot, ce serait chouette. Un emploi qui me plairait, ce serait encore mieux. C'est possible non ? Le bonheur, au travail et en dehors. Promis, je ne demanderai rien de plus.

Ou alors juste deux-trois trucs, pas grand-chose. Un appartement sympa, pas trop de factures, des amis fiables, pas comme Lulu. Peut-être un chien aussi ? Tiens, je ne sais pas si elle les aime. Il faudra que je lui pose la question.

Bon on est d'accord là ? Salomé, un boulot qui me plaît, et des petits extra, c'est possible ?

Réunion de famille

Nicolas avait compté sur Salomé pour dissiper l'attention autour de sa décision professionnelle. Elle connaissait déjà Mathias, mais il était temps d'avancer. Un déjeuner du dimanche avec ses parents lui avait semblé idéal. Pas trop de pression pour elle, et une évolution en douceur pour lui. Il avait remarqué que son père fonctionnait au ralenti sans l'appui de Roger. Il arrivait donc détendu, prêt à passer un bon moment en famille. Lorsque Jonquille vint leur ouvrir la porte, il avait déjà chuchoté à Salomé :

— Ils sont tous là.

— Comment tu sais ça ?

— La Clio garée devant, c'est la voiture de Clarisse. Si elle a la Clio, ça veut dire qu'elle a amené Jonquille.

— Pourquoi ?

— La dernière fois que Roger est passé chercher ma grand-mère avec sa BM, elle a vomi dans la voiture. Depuis il refuse qu'elle y mette les pieds.

Salomé rit. Nicolas soupira. Elle avait l'air tellement moins stressée que lui. Une seule chose lui remontait le moral. Si Jonquille assistait au déjeuner, peut-être que Marcelle et Jean aussi, à condition qu'ils ne soient pas partis à l'autre bout du monde.

— Ça va bien se passer Nico, détends-toi, le rassura Salomé.

Il sourit à la vue de son frère qui grimaçait dans le dos de l'aïeule.

— C'est à ce point ? demanda-t-il dès qu'il se trouva à portée de voix discrète.

— Tu n'imagines pas, chuchota Mathias. Le trio infernal est arrivé à onze heures, alors autant te dire qu'ils sont chauds patate.

— Marcelle n'est pas là ? questionna Nicolas.

— Non, confirma son frère. Ils avaient un truc prévu au club de bridge. Ils passeront pour le café, mais elle te transmet tout son courage.

— Hm. J'imagine. Ils ramasseront les morceaux.

— Les tiens peut-être, s'amusa Mathias, mais pour elle, ne t'inquiète pas !

Mathias désignait de l'épaule Salomé. Elle discutait avec une Jonquille ravie d'être le centre d'attention. Voyant le regard des garçons, la jeune femme leur adressa un clin d'œil et articula silencieusement *je gère*.

— Tu sais que t'es un veinard ? Elle va tous se les mettre dans la poche. Elle est jolie, drôle, intelligente, et en plus avec son boulot, elle sait parler aux vieux, que demander de plus ?

— Que papa soit aphone et que Roger ait la gastro ? proposa Nicolas.

— T’es con, ils sont pas si mal, tempéra Mathias.

— Tu dis ça parce que t’es pas dans le collimateur, attends que ce soit ton tour, tu verras !

— Ben justement, mon tour pourrait arriver plus tôt que prévu.

— Tu vas leur dire ? s’étonna Nicolas.

— Il serait temps, non ? Ça va faire deux ans. J’en ai ma claque des bobards.

— Tu leur dis aujourd’hui ? insista-t-il.

— Je sais pas encore. Ça t’embêterait ?

Nicolas hésita une seconde.

— Non.

Conversation amicale

Bonjour, je suis Ghislaine, coiffeuse. J'ai cinquante-deux ans.

C'est drôle que vous me parliez de Dieu, parce que dans mon salon c'est un sujet récurrent. Il faut que je vous dise que ma boutique se trouve dans le quartier Saint-Jean-Baptiste et que la plupart des paroissiens viennent se faire coiffer chez moi.

Alors votre idée que Dieu est une femme, ça en ferait des histoires !

La nomination du nouveau curé a déjà été tout un poème. Figurez-vous qu'il arrive des îles. De la Réunion. Un curé noir, chez nous, c'est un évènement ! Ajoutez un bel accent créole et une bonne humeur contagieuse, je vous assure qu'il a dépoussiéré le poste !

D'ailleurs, c'est bien simple, avec les copines, on va à la messe maintenant ! Il a une manière de faire, vous savez, un peu comme ce philosophe, à la radio, celui qui explique la philosophie au quotidien ? Et bien, le père Victorien c'est ça, pour la religion. Du coup, il y a des tas de choses intéressantes !

Ça vaudrait le coup que je lui en parle de votre idée. Les paroissiens, je les vois d'ici, avec leur air pincé dès qu'on évoque un changement, mais lui, ce n'est pas pareil.

J'aimerais bien avoir son avis sur le sujet.

J'en ai discuté avec mes amies, Sophie, l'esthéticienne et Denise, la femme du médecin, mais on ne voit pas bien ce que ça change. Il y a des gens bien partout. Peut-être qu'il faudrait faire comme les poupées pour les enfants, un Dieu homme et un Dieu femme et chacun choisit celui qui lui plaît le plus ? C'est important d'être à l'aise pour parler à Dieu, vous ne croyez pas ?

C'est mon frère

Mathias s'était lancé. Il avait attendu l'arrivée de Marcelle et Jean, histoire d'engranger les soutiens. Quatre sur huit, c'était le mieux qu'il pouvait espérer. Il s'était éclairci la gorge.

— J'ai un truc à vous dire.

Une fois l'attention tournée vers lui, il avait ajouté :

— Je suis homo. Ça fait deux ans que je vis avec Ben, enfin Benjamin. Voilà.

Joël était resté bloqué la bouche ouverte, son chocolat à la main. Ses yeux passaient de Mathias à Mathilde, puis à Marcelle. Au bout d'une interminable seconde, alors que Marcelle disait *C'est super, quand est-ce que tu nous le présentes ?* la physionomie de Joël changea. Il me regarda d'un air accusateur

— Tu le savais.

Cette fois, c'en était trop. Trop de petites phrases, de sous-entendus, de jeux de mots pourris et blessants. Oui je le savais, mais j'y étais pour rien, et j'en avais marre de prendre pour tout sous prétexte que j'avais fait des choix différents des siens.

— Évidemment que j'étais au courant, se défendit Nicolas. C'est mon frère. Si tu t'intéressais un peu à nous, tu l'aurais su aussi. Et si tu cherchais à nous

connaître au lieu de vouloir nous faire entrer dans ton moule, tu découvrirais le monde autrement. Oui je le savais. Depuis le début. Bien avant Ben. Et au cas où ça t'intéresse, Ben est un type formidable, et ils sont heureux.

Devant le silence qui s'était abattu dans la pièce, je mesurai le pouvoir des mots. Trente ans de frustration étaient sortis du placard avec Mathias. Tant pis pour la diplomatie !

Approbation paternelle

Grâce à l'annonce de Mathias, ou à cause d'elle, selon le point de vue qu'on adoptait, l'arrivée de Salomé dans ma famille s'était déroulée sans heurts. Dès le repas suivant, elle faisait partie des meubles. Il faut reconnaître que c'était l'entrée de Ben dans la cage aux lions, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle avait de l'allure, son entrée.

Dans la famille, nous ne sommes pas petits, mais nous ne côtoyons pas les nuages non plus. Nous évoluons dans une normalité moyenne. J'attrape sans difficulté une conserve sur le rayon du haut, mais j'ai besoin d'un escabeau pour changer une ampoule. Ben a un format... différent. Basketteur en Pro B, il tutoie le double mètre, ses péniches chaussent du 48, et il est musclé comme un athlète de haut niveau. Autant vous dire que le paternel a ravalé tout sec les remarques acerbes qu'il avait préparées, l'accueillant avec un *Bonjour Benjamin* des plus soft.

Par contre, mes déboires professionnels étaient revenus en force sur la place, puisque jugés moins sensibles que d'autres sujets. À ma grande surprise toutefois, le ton de mon père avait changé. Il me posait des questions, apparemment soucieux de savoir pourquoi j'avais fait ce choix. Je restais circonspect dans mes réponses, peu habitué à un intérêt sincère, et attendant à tout moment un scud paternel, qui ferait voler en éclats la moindre confiance accordée sur

l'autel de la blague. Tout s'était bien passé jusqu'à sa remarque finale.

— C'est bien jardinier. C'est un bon métier, la terre, les arbres, c'est concret, pas comme fleuriste, ça, c'est un truc de pédé, c'est pas... heu... enfin, c'est pas ce que je voulais dire, hein, c'est juste... heu...

— Oui, papa, on a compris, jardinier c'est bien.

Je n'avais pas pu m'empêcher de voler à son secours. Après tout il avait voulu me soutenir face au lâchage de Lulu. Venant de lui, c'était touchant. Bon, au passage il avait égratigné Mathias. On ne change pas trente ans d'habitudes en deux semaines. Pour la première fois, je me demandais si toutes ses remarques blessantes n'étaient pas plus maladroites que méchantes.

Maman

— Maman, je peux te poser une question ?

Nicolas mettait les couverts dans le lave-vaisselle pendant que sa mère passait les assiettes sous le robinet avant de les ajouter au chargement.

— Bien sûr mon chat.

— Pourquoi tu restes avec lui ?

Elle marqua un temps d'arrêt, et Nicolas se dit qu'il était allé trop loin. Puis il aperçut la ridule qui se creusait entre ses sourcils lorsqu'elle réfléchissait à un problème. Elle sourit.

— Tu sais, l'amour n'est pas un voyage idyllique sur une route droite et toujours ensoleillée. Nous avons tous notre caractère, chacun d'entre nous, avec nos bons et nos moins bons côtés. Ton père est une grande gueule, ça, c'est sûr. Il lui arrive de dire des choses blessantes, mais c'est souvent par maladresse. Tu sais, j'ai des tas d'amies qui ont des maris plus brillants, avec un cursus universitaire à rallonge et des cravates assorties à leurs chemises. Et la plupart ont divorcé au moins une fois. Ton père est parfois lourd et il peut être obtus, mais il est là, et il a toujours été là.

Elle semblait perdue dans ses pensées.

— Tu savais que de nos trois enfants tu étais le seul à être arrivé quand on t’attendait ? Ne fais pas cette tête-là. Mathias a débarqué sans prévenir. Et ton père a été aussi content que moi. On a eu peu de temps pour trouver notre rythme à deux, il a fallu s’habituer à être trois. Il fallait voir la fête qu’il lui faisait. Il était gaga devant ton frère. Quand Mathias a eu cinq ans, on s’est dit que ce serait bien d’avoir un deuxième enfant. Tu es arrivé, un petit ange avec tes bouclettes et tes grands yeux. Votre père avait commencé son travail de commercial itinérant. C’était plus fatiguant, mais il avait de bonnes primes, avec deux jeunes enfants, ça aidait bien. Tu vois mon chat, sa grande gueule, c’est un atout dans son métier. Et comme il est honnête et franc, les clients lui font confiance. Et il fallait ça, parce que j’avais arrêté de travailler à la naissance de Mathias. À l’époque, les crèches n’étaient pas aussi courantes que maintenant, et vous confier à la famille, c’était compliqué. Et puis on s’était dit que deux c’était bien. On avait notre équilibre, tous les quatre. Et je suis retombée enceinte, deux ans plus tard. On a beaucoup hésité, tous les deux. On a passé des nuits blanches à calculer. Trouver un appartement plus grand, l’équipement nécessaire, les vêtements... Pour toi, on a beaucoup utilisé ceux de Mathias quand ils étaient en état, mais pour une fille, ça ne collait pas. Mais on n’a pas pu faire autrement. C’est une chose d’être pour la contraception et l’avortement, et que chaque femme choisisse sa vie, mais tu vois, quand il a fallu prendre une décision pour moi, je n’ai pas pu. Et ton père m’a soutenue. Il était là, et il l’est resté. À mes côtés, dans les bons et les moins bons moments, depuis trente-huit ans, ce n’est pas rien. Quand Clarisse est arrivée, c’était

un bébé difficile. Elle exigeait beaucoup d'attention, beaucoup plus que vous deux réunis, et ton père avait pris un secteur plus grand. On lui avait proposé une promotion, à condition de passer de sept à douze départements, et de devenir responsable régional. Seulement il était moins présent. J'ai fait de mon mieux, mais je sais que la transition n'a pas été facile pour vous. Mais on vous aime et on sera toujours là pour vous.

Nicolas sentait ses yeux s'humidifier. Il ne se rappelait pas la dernière fois que sa mère avait parlé aussi longtemps. Ça remettait les choses en perspective. Il l'embrassa.

— Merci maman.

Sauver les apparences

Je m'appelle Fernando. J'ai cinquante-quatre ans et je suis banquier.

Le monde de la finance, c'est toute ma vie. Ici, je suis quelqu'un. J'ai réussi. J'ai un poste de direction, un bel appartement avec vue sur Seine et trois pensions alimentaires à payer depuis mon dernier divorce il y a six mois.

Lorsqu'elle est arrivée dans mon rêve, je ne l'ai pas reconnue. Elle venait pour un entretien d'embauche comme assistante de direction. Au premier abord, rien à dire. Une tenue vestimentaire qui correspondait au poste. Une allure jeune, mais soignée. Un CV intéressant, avec cependant quelques zones d'ombre.

— Je vous en prie Mademoiselle, asseyez-vous. J'ai lu votre CV avec attention, mais j'aimerais avoir quelques précisions sur les missions humanitaires que vous indiquez avoir conduites. Je ne suis pas certain que l'emploi que nous proposons corresponde à vos aspirations à ce niveau.

— Je suis bien consciente des limites de ce métier, mais l'êtes-vous ?

— Je vous demande pardon ?

Dans ma position, c'était bien la première fois qu'un candidat se permettait une telle familiarité. Au lieu de me répondre, elle m'interrogea.

— Êtes-vous heureux ?

— Moi ? Bien entendu.

Quelle question saugrenue ! Évidemment que j'étais heureux. Avec mon métier, mes responsabilités et ma situation, n'importe qui l'aurait été.

— Ah.

Le regard qui accompagnait ce petit mot me mettait mal à l'aise. Elle m'examinait. Tranquillement. Ni gênée, ni dans l'attente de quoi que ce soit, mais observatrice. Pour le coup, c'est moi qui commençais à transpirer dans mon costume et à me sentir à l'étroit avec ma cravate.

— N'en parlons plus alors, sourit-Elle. Finalement, je pense que ce poste ne me correspond pas tout à fait. Je vous remercie de m'avoir reçue, je vais vous libérer. Au revoir Fernando.

Abasourdi, je La regardai partir, planté là, dans MON rêve, avec mon col trop serré et une goutte de sueur qui descendait le long de ma colonne vertébrale.

Dès que la porte fut fermée, je posai ma veste et m'affalai dans mon fauteuil.

Il était impensable que sa question, sa simple question, sa petite question puisse me mettre dans un

état pareil. Heureusement, personne n'avait été témoin de la scène ! Il était encore temps de refermer la boîte de Pandore.

Fernando planta ses coudes sur le bureau, se tenant la tête entre les mains. Il tremblait de tous ses membres. Non ! Il avait choisi. Il avait décidé d'être riche, d'avoir des responsabilités et d'être respecté.

Bravo, tu as eu ce que tu voulais. Et maintenant ?

Fernando contemplait le vide, les fondations creuses de sa vie. Aurait-il le courage de tout reconstruire, de repartir de zéro ? Rien n'était moins sûr.

Dernier jour

Nicolas regardait son casier. Il avait récupéré toutes ses affaires, et laissé ce qui appartenait à l'entreprise. Les trois dernières semaines avaient passé comme dans un rêve. Il avait l'impression d'être déjà ailleurs, sans savoir où. Mais il s'y plaisait, heureux d'avoir franchi le cap. Il referma son casier et se tourna pour observer la pièce, froide, sans âme, fonctionnelle. Elle avait rythmé sa vie, matin et soir, parfois six jours sur sept. Il n'y avait jamais vraiment prêté attention. Il ne la regretterait pas.

En sortant, il croisa M. Lambert.

— Au revoir Nicolas. Je vous souhaite de réussir dans votre nouvelle activité.

— Merci. Bonne retraite à vous. Au revoir.

C'était bizarre de le quitter comme ça, mais Nicolas n'avait pas envie de s'éterniser. Suzie et Lucie l'attendaient devant la porte.

— Ah, le héros du jour ! On y va ?

Ils avaient prévu de boire un verre ensemble pour fêter ça.

Nicolas assista à la soirée comme s'il la regardait de l'extérieur. Les filles avaient babillé gaiement, et il s'était contenté de quelques commentaires ici ou là. Il

oscillait entre l'enthousiasme du nouveau départ et une peur sourde qui surgissait de temps à autre. La peur d'avoir fait une connerie et de se retrouver sans rien au bout du compte. La peur de se réveiller et de se rendre compte qu'il avait suivi une chimère. La peur de ne pas être à la hauteur. La peur de tomber de haut. C'est le problème quand on rêve grand.

Il était rentré à pied. Avec ce qu'il avait bu, il prenait son temps. Pas la peine de commencer cette nouvelle étape de sa vie en cellule de dégrisement.

Il avait ouvert doucement la porte de chez Salomé. Slalomant entre les cartons pas encore déballés, il était passé dans la salle de bains. Il s'était déshabillé et lavé les dents. Au moment de poser son smartphone pour la nuit, il avait souri. Éteins-le. Pas besoin de réveil pour demain matin. Il ne savait pas ce qu'il ferait dans trois jours, mais pour l'instant il savourait cette petite liberté.

La forme et le fond

Nicolas démarchait toutes les entreprises vaguement en lien avec les espaces verts, les plantes ou le plein air depuis une semaine. Il s'était préparé une pile de CV, et il sillonnait la ville pour les déposer en personne.

Jusqu'ici, la récolte n'était pas terrible. La seule piste intéressante était la jardinerie du centre commercial, à qui sa double formation commerce et espaces verts plaisait beaucoup. Ravi d'avoir une touche, Nicolas était sorti souriant, pour se retrouver à tousser, enfumé par les gaz d'échappement d'un camion de livraison du magasin de meubles mitoyen. S'écartant de quelques pas, il observa la vue. Un parking bitumé, avec quatre pauvres érables dont le tronc indiquait une croissance forcée en hauteur, sans leur laisser le temps de s'installer ni de s'étoffer. De l'autre côté des voitures, des façades métalliques entrecoupées de panneaux publicitaires et d'enseignes aux couleurs criardes. Il se retourna vers la jardinerie. La vitrine permettait d'apercevoir les plantes à l'intérieur. Une féerie de verts attirante qui l'avait séduit. Mais d'ici, environné d'espaces minéraux et stériles, il ne se sentait pas à l'aise. Tant pis.

Il reprit son vélo, ajustant les bretelles de son sac à dos, vers la prochaine étape de sa liste. Il ne lui restait que quatre adresses dans le rayon de trente minutes à vélo qu'il s'était fixé. Il n'était pas interdit d'avoir de la chance.

Copine de rue

Mon nom est Daphné, j'ai trente ans et je suis costumière.

J'adore mon métier. Quand j'étais môme, je voulais devenir petit rat de l'opéra, comme beaucoup de petites filles, mais j'étais trop petite, trop boulotte et surtout pas assez souple pour avoir une chance.

Au lieu de la danse classique, je me suis mise au hip-hop, dans la rue, avec les copains. Ça a développé mon sens de l'observation et ma créativité. J'ai aussi graffé, sur les bâtiments à l'abandon. Mais j'ai été à bonne école, ne jamais placer un graphe plus laid que l'immeuble d'origine !

Ce que j'aime, c'est créer. La couleur, les textures, les matières. J'ai appris la couture avec ma mère qui confectionnait les vêtements de toute la famille. Pendant ma formation, j'ai eu la chance d'obtenir un stage à la MJC, pour réaliser les costumes d'une pièce de théâtre et c'est là que j'ai découvert ma voie. Le costumier, c'est le couturier de l'impossible et de l'illusion.

Dieu pour moi, c'est une copine de rue.

Il ne faut pas croire qu'Elle est enfermée dans les murs des églises ou des mosquées, pas du tout. Elle parcourt le monde. Elle vit avec nous. Elle nous observe. Elle nous sourit aussi.

Moi, je suis sûre qu'Elle aime mon travail, sinon pourquoi j'aurais eu autant de chance ?

Toutes ces belles rencontres, tous ces gens qui m'ont permis de réaliser mes rêves ?

Je sais qu'Elle nous écoute et que ça Lui fait plaisir qu'on pense à Elle. Pas parce qu'Elle a la grosse tête, mais parce que c'est agréable d'avoir des amis qui pensent à vous.

Des gens qui vous aiment. Et qui vous le disent.

Le frère du frère de mon frère

Nicolas montait en pression. Il tripotait son col de chemise, jouait avec les boutons de sa veste, pianotait sur ses genoux.

— Ça suffit Nico, détends-toi, ça va bien se passer.

Salomé lui sourit, détachant un quart de seconde son regard de la route.

— C’est facile à dire pour toi, tu t’es mis ma famille dans la poche en un rien de temps, rétorqua Nicolas.

— Mathias a bien aidé, rit-elle.

— C’est vrai. Tu n’aurais pas quelqu’un avec une annonce fracassante pour noyer le poisson ?

— Non, enfin je ne crois pas, réfléchit Salomé, mais avec six enfants, on peut avoir des surprises, tu sais.

— Ils seront tous là ?

— Normalement oui.

Il récapitulait. Angela, la mère de Salomé, était femme de ménage. Son père, Alberto, travaillait à la voirie municipale. Salomé avait trois frères et une sœur aînés, et une sœur cadette. L’aînée, Jasmine, était dentiste. Le second, Javier, ambulancier. Ensuite venaient Angelo et Emanuele, les jumeaux, respectivement graphiste et kiné. Et enfin la petite

dernière, Sara, coiffeuse, la seule qu'il ait déjà rencontrée.

Salomé se gara sur le parking de la résidence pour seniors.

— Il y a toujours de la place ici, alors que chez mes parents, dès qu'il y a trois voitures, c'est complet. Tu vas voir, c'est juste de l'autre côté.

Au moment où ils sortaient du véhicule, un hurlement le fit sursauter.

— Somé ! Salut ! Ça va pitchoune ?

— Angelo !

Bon, ça au moins c'était fait. C'était donc lui, le graphiste.

— Bonjour, tu dois être Nicolas, bienvenue dans la famille.

Serré dans une étreinte chaleureuse, Nicolas émit un bonjour à peine audible. Salomé l'attrapa par la main, et ils suivirent le pétillant graphiste qui ouvrait le chemin. Salomé l'avait prévenu. *Dans ma famille, si tu as quelque chose à dire, il ne faut pas hésiter. Tu te lances sans attendre un blanc, sinon ça peut te prendre des années.* Il avait cru qu'elle exagérerait, mais devant l'avalanche de superlatifs imagés qui venait du premier jumeau, il commençait à revoir sa position.

Arrivés devant la maison, ils furent accueillis par deux membres de la fratrie supplémentaires. Accolades

et paroles de bienvenue renouvelées. Nicolas se pencha vers Salomé et lui demanda à mi-voix

— Ils sont tous célibataires ?

— Non, s’amusa-t-elle, mais pour une première fois, si on ajoute les moitiés et les enfants, tu ne t’y retrouveras jamais.

— On l’avait fait pour Béné, tu te rappelles ? compléta Angelo. La première femme de Javier. Une catastrophe. Bon, ce n’est peut-être pas à cause de ça qu’ils se sont séparés, mais on fait gaffe quand même.

C’est ainsi que Nicolas avait fait connaissance avec la famille de Salomé. Une grande famille, bruyante, chaleureuse, différente. Pour une première fois, il avait beaucoup observé. Angela, la mère, menait tout le monde à la baguette et occupait l’espace. Alberto était plus discret. Il avait posé des questions à Nicolas sur son choix de reconversion.

— Tu sais, mon père travaillait dans une pépinière à quelques kilomètres d’ici. Je les connais encore et Salomé y allait souvent quand elle était enfant. Si tu veux, je peux les appeler ? proposa Alberto. Même s’ils n’ont pas besoin, ils pourront peut-être te donner des conseils ?

Nicolas avait accepté avec plaisir. Il commençait à apprécier cette grande famille.

Ne rien attendre de la vie

— Salut, alors ta journée, ça a donné quoi ?

— Rien.

Nicolas commençait à penser que la jardinerie serait peut-être sa seule solution. En tout état de cause, il s’y trouverait mieux que dans la boutique de jeux vidéo ou celle de cigarettes électroniques. Après tout, il fallait savoir se contenter de ce qu’on avait. Rêver trop grand ne pouvait lui apporter que des déconvenues. Quand on n’attend rien de la vie, on n’est jamais déçu. Les problèmes commencent avec les rêves. Plus ils montent haut, et plus la désillusion vous engloutit.

— C’est pas grave, le consola Salomé. Il faut juste élargir ton champ de recherches.

— Dis comme ça, ça a l’air facile, mais en vélo, quarante minutes matin et soir, en plus de la journée, c’est déjà pas mal. Je ne sais pas si je pourrai faire plus, avoua Nicolas. Dès qu’on sort de l’agglomération, on a vite fait de faire vingt kilomètres en plus.

— T’as qu’à prendre la voiture, proposa Salomé.

— On va pas racheter une voiture. Je te rappelle que j’ai pas de boulot, ce n’est pas le moment de se rajouter des frais.

— Non, bien sûr, t’as qu’à prendre la mienne.

— Et toi ? Comment tu vas aller au boulot ?

— Je peux le prendre moi le vélo. Y'a cinq kilomètres, c'est pas le bout du monde.

— Non, mais au cabinet, tu n'auras pas de vestiaires, réfléchit Nicolas. Si tu prends le vélo par tous les temps, il faut avoir des affaires de rechange et un coin pour s'habiller. Surtout dans ton métier. Tu te vois accueillir les patients avec ton pantalon trempé et des chaussures pleines de boue ?

— T'as raison, c'est pas terrible. Je pourrai prendre le bus ? Tiens regarde.

Elle pianotait sur la tablette tandis qu'elle parlait.

— J'aurai un seul changement à la mairie, et il me faudrait... vingt-cinq minutes. Nickel.

— T'es sûre ?

— Oui, vas-y, élargis ton champ d'action, confirma Salomé. En voiture je mets quinze à vingt minutes, et en plus un jour sur deux il faut que je paie le parking si j'arrive trop tard. Avec le bus je vais faire des économies.

Nicolas l'embrassa, empli de gratitude. Ils ne se connaissaient que depuis six mois, mais c'est comme si elle avait toujours fait partie de sa vie. Avec elle, chaque problème trouvait sa solution, sans drame ni déchirement. D'une décision claire et réfléchie, elle infléchissait le cours du temps. Peut-être qu'en la côtoyant suffisamment longtemps il arriverait lui aussi à

vivre les choses de manière plus décontractée ? En attendant, il était ravi qu'elle soit là pour l'épauler.

Un peu de douceur

Moi c'est Bernard, j'ai quarante-trois ans et je suis serveur dans une brasserie du centre-ville.

Je ne suis pas originaire de la région. Je viens d'un petit village du Bordelais, très conservateur. Mes parents possédaient un restaurant, très apprécié des vacanciers et des habitants, avec une cuisine simple à base de produits frais. J'avais envisagé de prendre leur suite, mais c'était avant de me rendre compte que j'aimais les hommes. Ça a été un choc, mais dès l'adolescence, je n'avais aucun doute. J'ai passé quelques mois à osciller entre cacher ma situation et tout dire à mes parents. Des hauts et des bas, entre l'envie de m'affirmer et la peur du rejet. Ça me rendait malade. Des angoisses qui me réveillaient la nuit, des douleurs intestinales qui me pliaient en deux.

Un jour j'ai décidé d'affronter mes peurs. Je l'ai annoncé à mes parents. Je vois encore le soulagement de ma mère.

— Alors c'est ça ? Tu nous as fait peur, tu sais. On se demandait si tu te droguais ou si tu avais des problèmes au lycée.

Finalement, ce n'était pas si terrible. Enfin pour moi et pour eux, dans le cercle familial.

À l'extérieur, ça n'a pas été la même chanson. Ce qu'il y a de tragique avec le conservatisme figé, c'est

qu'il repousse tout ce qui vient déranger ses habitudes. Mieux vaut un inconfort connu qu'une alternative inédite. La douleur familière rassure. L'inconnu fait peur, tellement peur qu'on n'ose même pas lui adresser la parole. Des fois que ce serait contagieux ou que ça remettrait en cause les belles certitudes encadrées sur le mur du salon.

Si Dieu est une femme, j'aimerais bien qu'elle nous aide à sortir de notre zone de confort.

Du mouvement, du changement, de l'évolution. En douceur pour une fois ?

Temps perdu

Nicolas était installé devant son ordinateur portable, un bloc-notes à la main. Il élargissait ses recherches. Il avait commencé par un rayon de quinze kilomètres, mais cela n'ajoutait que peu de possibilités. S'il pouvait pédaler quarante minutes pour aller au boulot, il pouvait accepter le même temps de trajet en voiture. Cela devrait lui ouvrir d'autres horizons.

Muni de cette nouvelle résolution, il modifia ses critères. Banco ! Entre les sociétés d'espaces verts, paysagistes, mairies... il avait plus de quarante adresses supplémentaires ! En relevant leurs coordonnées, il se mit à rêver. Tant de noms évocateurs l'emmenaient dans leur sillage, le bocage, la rivière, les plaines, les collines. Tel un oiseau, Nicolas ne touchait plus terre. Il se baladait au fil des saisons, émerveillé par les premiers bourgeons d'un pommier et les couleurs d'automne d'une vigne vierge. Il sentait sur son visage la douceur du soleil printanier, la texture particulière de la brume d'hiver, les giclées des giboulées de mars. Il marchait dans la boue, qui collait la semelle de ses bottes au creux de la terre, sur le sable épandu dans les allées pour les visiteurs. Il avait les mains calleuses, de celles qui travaillent dans le froid ou la chaleur, toujours au contact des plantes. Des mains pour semer les graines, tailler les branches, prendre soin du tronc. Lorsque Nicolas revint à son quotidien, deux heures avaient passé, mais il n'avait pas perdu son temps. Sa

motivation était rafferme et il entendait bien se donner les moyens de ses rêves.

Je marche seul

Nicolas remontait dans la voiture. Il n'était pas beaucoup plus avancé. Il avait passé deux jours à déposer des CV dans la campagne, sans résultat. Son moral s'était cependant amélioré. En ville, tout le monde était pressé, stressé. Ici, il recevait au moins un sourire. Ce n'était pas grand-chose, mais ça suffisait à lui donner le courage de continuer. Il regarda sa liste. Il avait encore trois adresses dans le coin. Il jeta un œil sur son plan, la première ne se trouvait qu'à trois kilomètres.

Lorsqu'il aperçut le panneau d'indications sur la grand-route, Nicolas apprécia la clarté des informations, les couleurs attractives et évocatrices. Il se gara sur le parking sablé. Il attrapa son sac et décida de faire un tour avant de déposer son CV.

Il traversa la zone réservée aux pousses de saison en pot, contourna les plants de légumes et se dirigea vers les arbres. Il pivotait parfois sur lui-même pour s'imprégner de l'ambiance. Il ferma les yeux, humant les odeurs. La terre mouillée aux pieds des plantes, les écorces à la surface des bacs.

— Je peux vous aider ?

Il sursauta.

— Pardon ? s'excusa-t-il.

— Vous cherchez quelque chose ?

La femme qui lui posait la question devait avoir l'âge de sa mère. Elle portait les cheveux relevés en chignon, de larges lunettes qu'elle remontait sur son nez d'un doigt terreux.

— Je... Non, pas vraiment.

Flûte. Nicolas s'en voulut de ne pas arriver à s'exprimer plus clairement. Avec sa formation de commercial, c'était un comble. Puis il se détendit, après tout, il n'avait rien à perdre. Tout ce qu'il risquait, c'était un refus.

— Je cherche une entreprise pour mon BTS en alternance, reprit-il.

— Vous n'êtes pas un peu vieux pour un BTS ?

— C'est une reconversion, sourit Nicolas.

— Ah. C'est courageux.

Elle se gratta le nez, laissant quelques traces de terre en plus.

— Vous devriez aller au bureau. Vous contournez le hangar là, et c'est tout de suite à gauche. Bonne chance !

Nicolas suivit ses indications et entra dans un hall avec un bureau et des plantes en pot. Personne. Il hésitait à appeler quand un homme jaillit du couloir et passa à côté de lui sans prononcer un mot, claquant la

porte au passage. Nicolas n'eut pas le temps de réagir avant qu'un second homme, plus âgé, se présente.

— Vous cherchez quelque chose ?

Son visage contrarié s'était adouci pour poser la question. Il semblait sincèrement soucieux de savoir s'il pouvait aider.

— Je cherche une entreprise pour un BTS en alternance, expliqua Nicolas, quelqu'un dehors qui m'a dit de venir ici.

— Hm, réfléchit l'homme. Vous démarrerez en septembre n'est-ce pas ?

— Heu, oui.

— C'est dommage, c'est un peu tard. Un de mes employés vient de démissionner sans préavis, alors je vais devoir trouver une solution rapidement.

— Je peux commencer la semaine prochaine, proposa Nicolas.

— C'est vrai ? questionna l'homme avec soulagement. Vous avez le temps ? Oui ? Parfait, suivez-moi. Nous devons parler sérieusement.

Lorsque Nicolas repartit, trois heures plus tard, il n'en revenait pas. Quelle était la probabilité de tomber par hasard sur la pépinière qu'avait évoquée le père de Salomé, juste au moment où une place se libérait ? En quelques heures, tout avait changé. Il était arrivé chômeur, à la recherche d'une entreprise pour son BTS,

incertain de son avenir. Il repartait heureux, son contrat signé, avec un travail qui l’attendait et un patron prêt à le soutenir dans ses études.

Il monta le son de la radio. *Je marche seul.* Tellement inadapté à cet instant qu’il en rit. Tout irait bien. Il n’avait plus à marcher seul.

Paresse sereine

Je m'appelle Louis et je suis jardinier. J'ai cinquante-cinq ans.

J'ai commencé au château comme apprenti quand j'avais quinze ans. C'est un monument classé, ouvert au public, avec un magnifique jardin à la française autour de l'entrée et un parc extraordinaire.

Au fil des siècles, les propriétaires y ont installé des essences du monde entier, ramenées de leurs voyages. Aujourd'hui, c'est l'un des plus beaux jardins de France et j'ai la chance d'y travailler.

Je n'habite pas très loin d'ici, dans une petite ferme que nous avons réaménagée avec mon épouse. Nos enfants sont partis vivre en ville, pour leurs études d'abord, puis ils y ont trouvé du travail, mais notre vie à nous c'est ici, à la campagne.

J'ai parfois travaillé en ville, pour des expositions ou des échanges avec l'étranger, mais c'est un autre monde où je perds mes repères.

Ici, je sais où est Dieu. Je La vois. Je La sens. Je sais qu'Elle est là. Dans la courbe d'une feuille. Dans le reflet d'une goutte. Dans la couleur d'une fleur. Dans la saveur d'un fruit. Dans le chant d'un oiseau.

J'aime la simplicité du réel, celle qui nous attend au-delà du complexe. Pas la vulgarisation simpliste qu'on

nous impose. La simplicité du geste répété jour après jour dont la perfection s'inscrit aussi facilement qu'un pas ou une respiration. Celle qui se repère au cœur d'une action plutôt qu'à sa surface.

Je préfère vivre là où je La trouve aisément. En ville il faut La chercher. Elle est plus discrète et Elle passe inaperçue si l'on n'y prend garde. Même ses églises sont cachées par les gratte-ciel ! Alors qu'ici, dans nos campagnes, elles se voient de loin.

Je pense qu'au fond, chacun fait de son mieux et selon ses moyens. La bonté de Dieu n'a ni limites ni frontières et Elle reconnaît nos efforts.

Le réveil

Lorsque le tour de table fut terminé, Nicolas regarda tous les participants l'un après l'autre, fier d'eux et content d'avoir suivi son instinct pour ce groupe de parole. Il était surtout soulagé que personne ne lui ait posé de questions.

Il observa Laurent qui avait remplacé ses doutes par une certitude intuitive et solide, et Jean-Pierre qui avait découvert la responsabilité et la liberté d'être soi.

Comment pourrait-il leur avouer qu'une seule raison l'avait poussé à initier le groupe, la curiosité ? Lui qui n'avait jamais rencontré Dieu espérait dénicher un point commun dans leurs récits, une clé, quelque chose qui lui permettrait, à lui aussi, de La voir.

Il salua Édith, perplexe devant l'existence même de Dieu, et Solange enchantée d'avoir persévéré.

Il avait beau repasser les interventions dans sa tête, il ne comprenait pas pourquoi Elle le snobait.

Il embrassa Julie qui accompagnait sa mère en douceur et Séverine qui avait trouvé sa place.

Il se demandait ce qu'Elle lui aurait dit. À quel moment un petit *ah* ? lui aurait appris qu'il faisait fausse route et qu'il pouvait rectifier. Il n'aurait qu'à recommencer. Après tout, Laurent L'avait croisée

plusieurs fois avant d'obtenir des réponses, il pouvait bien se laisser une deuxième chance.

Malgré la présence des autres, Nicolas se sentait seul. Isolé, coupé du groupe par ce qu'il n'avait pas osé dire. À présent, il était trop tard. Il aurait fallu leur avouer dès le départ. Comment le prendraient-ils s'il confessait maintenant qu'il n'avait jamais vu Dieu ?

Il reconforta Christophe qui était trop peu ou pas assez, et embrassa Vivienne avec son détenu philosophe.

Il lui était facile de les accompagner, de les regarder, de les soutenir. Il comprenait si bien les doutes et les questions de chacun d'entre eux.

Il sourit à Martin qui attendait un espoir, et à Ghislaine qui jouait à la poupée.

Ce groupe était une chance unique. Une pause dans le va-et-vient incessant de son esprit qui cherchait à savoir s'il existait quelque chose au-dessus de lui, au-delà du visible.

Il encouragea Fernando qui avait peur de sa vérité, et Daphné qui aimait Dieu et la couture.

Il n'était pas tellement plus avancé finalement. Tous se posaient des questions, toutes différentes, et chacun avait une histoire, un avis, une opinion à partager. Mais lui ? Que tirerait-il de tout cela ?

Certes, Nicolas avait engrangé les informations. C'est ce qu'il était venu chercher. Le problème, c'est

qu’elles ne répondaient pas à ses interrogations, puisque ce n’étaient pas les siennes, mais celles des autres !

Il vit Bernard qui accueillait l’inconnu et Louis qui observait Dieu dans son jardin.

En refermant la porte de la salle, après le rituel moment de partage autour d’un thé parfumé et de petits gâteaux, le regard de Nicolas fut attiré par une promeneuse sur la plage. Elle sautillait, les pieds dans l’eau, pleine de joie. Lorsqu’elle lui sourit, Nicolas La reconnut.

Dieu lui adressa un signe de la main et un clin d’œil avant de disparaître de son champ de vision. Nicolas se détendit, enfin apaisé, et partit de son côté.

Lorsque le réveil sonna, Nicolas ouvrit les paupières sur le décor de sa chambre, encore étonné du rêve qu’il venait de quitter. Il retrouva son quotidien. La fissure dans l’angle du plafond. La poussière sur le haut de l’étagère. Le poids de la couette sur son corps endormi, la place tiède à côté de lui. Il reprit le fil de sa vie, Salomé, son nouvel emploi de jardinier, et savoura cet instant. Il n’était pas seul. Il ne le serait plus jamais.

C’était le début d’une belle journée.